

## I

*Il existe dans toute vie et particulièrement à son aurore un instant qui décide de tout.*

Jean Grenier

J'ai le pressentiment que ce texte ne sera ni la chronique de faits réels ni une fiction, mais quelque chose entre les deux. Est-il possible de parler à son propos de « littérature » ? Réfléchissant sur l'acte d'écrire, je m'interroge : que signifie-t-il pour moi ?

Je suis sur une île.

Il fait nuit. De la lumière qui provient d'un bateau de pêche posé sur la mer enténébrée se coule par la fenêtre. Arrivée en ce lieu où, sur un coup de tête, je viens pour la première fois, je me revois lorsque j'avais seize ans. Je suis là, avec mes seize ans. Une jeune fille au visage poupin sans particularités, tel qu'on peut en rencontrer n'importe où dans le pays. En 1978, vers la fin du régime du Renouveau<sup>1</sup>, alors que le président Park Chung-hee s'inquiète à la suite de la déclaration du tout nouveau président américain Carter à propos d'un retrait échelonné des troupes terrestres américaines

---

1. Ce régime de dictature renforcée a été proclamé par Park Chung-hee le 17 octobre 1972.

stationnées en Corée du Sud et de celle du secrétaire d'Etat Christopher annonçant que Washington souhaite établir des relations diplomatiques avec Pyongyang, moi, une jeune fille de seize ans, j'attends une lettre en écoutant la radio, assise sur le *maru*<sup>1</sup> d'une ferme, semblable elle aussi à tant d'autres que l'on peut voir n'importe où dans le pays. *Que dois-je faire? Si tu t'en vas soudainement...* La radio diffuse des voix qui font penser au désert, celles du groupe qui a reçu le grand prix au concours de chansons réservé aux étudiants. *Il ne faut pas, vraiment pas, ne t'en va pas.*

Tandis qu'à la ville, un vent nouveau souffle en rafales et tente de bouleverser le monde, quelque part – non, dans ma maison, à la campagne –, une jeune fille de seize ans qui n'a pas pu entrer au lycée écoute *Que dois-je faire?* Le printemps entré dans sa maturité est sur le point de laisser place à l'été.

Cette chanson est aujourd'hui devenue un classique, si on la compare à *Je sais* de Seo Taeji que je suis bien incapable d'accompagner quand on la chante, mais à seize ans, je l'entends pour la première fois. Elle me fait sursauter, j'éteins la radio. C'est si différent de ce que je connais. Je rallume cependant le transistor; moi dont les seize ans se situent hors de portée de ces voix provenant du monde extérieur et qui réclame le retrait du régime du Renouveau et des mesures d'urgence, je n'ai rien d'autre à faire qu'écouter la radio à

---

1. Dans une maison coréenne traditionnelle, le *maru* est un espace de forme variable, mais dont la double caractéristique est d'avoir un sol constitué par un plancher et d'être ouvert sur l'extérieur. Le *maru* peut par exemple se présenter comme une petite galerie, une estrade le long de la façade, ou comme une pièce ouverte sur l'extérieur ou simplement fermée par une porte coulissante.

longueur de journée. *Que dois-je faire?* ressurgit. A la ville, on semble être sous l'emprise de *Que dois-je faire?* Tous les programmes musicaux diffusent cette chanson. Après l'avoir entendue plusieurs fois, moi qui ai seize ans suis capable de la chanter en accompagnant la radio. *Toi qui étais si douce, toi qui étais si bonne, comment as-tu pu?*

Le visage de cette jeune fille qui chante semble un peu inexpressif. Le facteur doit passer vers onze heures. En ce temps-là, elle rêve : de quitter son pays qui distille l'ennui et de rejoindre son frère aîné en ville. D'y faire la connaissance de quelqu'un et de l'entendre dire qu'il est heureux de l'avoir rencontrée. Mais ce jour-là encore, le facteur passe sans s'arrêter.

Je suis sur une île, l'île de Cheju.

C'est la première fois que j'écris loin de chez moi. Si chacun a sa manière en ce qui concerne l'écriture, la mienne consiste à rentrer chez moi pour m'y adonner. Lorsque sur une impulsion, je pars pour échapper au spleen, il m'arrive, saisie par le désir d'écrire, de regretter de n'être pas chez moi. Rentrons ! Les phrases qui jaillissent dans un endroit étranger m'incitent à refaire mes bagages. L'écriture aurait-elle pour moi un domicile ? Quand les phrases poussent du fond de mon être, quel que soit le lieu où je me trouve, il me faut à tout prix rentrer chez moi. Il me faut pour pouvoir écrire être entourée de ce qui est familier à mes mains, à mes yeux ; avoir les oreilles propres, une brosse à dent accrochée à côté du lavabo. Il me faut des odeurs qui ne me soient pas inconnues, les tee-shirts et les pantalons que je porte tout le temps à portée de la main, mes chaussettes dont je peux changer quand je veux.

Tout un quotidien bien à sa place comme la langue dans la bouche ou la cuvette sous le robinet.

Certaines phrases ressemblent à une embuscade. Elles jaillissent brusquement en se frayant un chemin dans ma forêt intérieure, quand un jour d'automne comme celui-ci je suis en train de marcher dans la rue pour me rendre à un rendez-vous. Une fièvre irradiante qui d'un seul coup repousse la réalité et m'envahit tout entière. Quand je tombe dans un de ces guets-apens, je finis par sacrifier mon rendez-vous. Je rentre chez moi.

Mais aujourd'hui j'abandonne ma manière. J'abandonne ma maison.

Je pars en délaissant ma maison, mais j'y pense. Je pense à mon enfance sous le toit de chaume qu'un autre fait d'ardoises n'a pas encore remplacé dans le cadre du mouvement des Nouveaux Villages ; à ma famille dans cette chaumière, aux quatre saisons qui se succèdent avec netteté au-dessus de ce toit.

Je respire profondément.

Moi qui ai seize ans suis à présent en train d'écrire une lettre, vautrée sur le sol de la chambre recouvert de papier vernissé jaune. *Grand frère, sors-moi d'ici.* Puis je déchire la lettre en petits morceaux. Nous sommes déjà en juin. La saison du repiquage du riz. De la paille d'orge pourrit dans le tas de fumier. Le soleil me brûle la nuque. A côté du portail, les pourpiers pointent déjà. J'en ai assez des rayons du soleil et des pourpiers ! Je prends la fourche coudée accrochée à la cloison de la grange. Je vais au tas de fumier pour retourner la paille.

Le soleil me brûle le front. Mes mains se font fébriles. Que se passe-t-il ? A peine ai-je pris conscience de l'éclat du métal que celui-ci s'enfonce dans la plante de mon pied levé, en équilibre instable. Moi qui ai seize ans, je suis comme traumatisée. Je n'ose retirer l'outil incrusté dans ma chair qui, surprise, ne saigne même pas. Moi qui ai seize ans, je m'écroule sur le sol. Je ne ressens aucune douleur, je ne pleure pas. La fourche dans le pied, je m'étends sur la paille d'orge. Le bleu du ciel vient nimber mon visage. Combien de temps s'est-il écoulé ? « Qu'est-ce que tu as ? » s'écrie ma mère qui rentre. « Maman ! » Ce n'est que lorsque je m'aperçois de sa présence que je laisse couler mes larmes. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai peur, que j'ai mal. Sous le choc, ma mère s'égosille : « Ferme les yeux ! Ferme-les bien ! » Je ferme les yeux. Je les ferme bien. Des larmes s'en échappent en un filet continu. « Maman ! » crié-je encore en contractant les muscles de mon pied. « Attends que j'aie retiré ça avant d'ouvrir les yeux ! » Je les garde mi-clos, cherchant à capter le regard de ma mère. Mais elle, horrifiée, garde les paupières closes tout en empoignant le manche de la fourche. Sans hésiter, elle l'extirpe d'un seul coup. Les nerfs ont reçu un tel choc que même après l'extraction le sang ne coule toujours pas. « T'es une dure ! » Après avoir jeté l'instrument, ma mère me soulève. « Tu es restée tranquillement allongée avec ça ? Tu n'as même pas crié ? » Sa large main vient se plaquer sur mon dos. Ma mère me couche sur le *maru* ; elle applique sur la plante de mon pied un cataplasme de bouse et enveloppe le tout dans une feuille de plastique. Moi qui ai seize ans, vautreée sur le *maru* avec de la bouse sur la plante du pied, je me remets à écrire une lettre. *Grand frère, sors-moi vite d'ici !*

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver là-bas... La vaste plaine en hiver, les tempêtes de neige. Mais de cette saison en ce pays où il peut neiger quatre jours de suite, je ne garde pas le souvenir d'une froidure extrême. C'est curieux, car j'ai pourtant souvent le bout des doigts gelé, tant ils sont mal protégés du vent par les moufles usées que ma mère m'a confectionnées en détricotant un pull de mon frère aîné; j'ai les pieds glacés dans mes chaussettes qu'elle n'a pas toujours le temps de raccommoder et qui laissent voir mes talons semblables à des pommes de terre. L'hiver refoule femmes et hommes, jeunes et vieux de la vaste plaine dans les espaces clos. Il les incite à manger dans la chambre des marrons qu'ils font griller sur le poêle, à aller chercher des kakis conservés dans une jarre de riz, à extraire de la grange des patates douces qu'ils jettent dans la neige par la porte de derrière avant de les manger gelées. C'est au cours d'un de ces hivers-là que je la vois. Pour une raison énigmatique, la jeune fille se tient près du ruisseau et observe, de l'autre côté, l'étendue hivernale colonisée par une compagnie de canards sauvages sous les flocons de neige qui la blanchissent jusqu'à l'horizon, sous la tempête qui recommence à souffler du côté du chemin de fer – la seule échappée vers le monde extérieur. La jeune fille trouve beaux ces oiseaux qui, privés d'herbes, de fruits et d'insectes, cherchent des épis de blé sous la poudreuse. Ils animent la vaste campagne qui hiberne... une bande d'affamés.

J'écris une lettre, vautrée sur le *maru*, de la bouse sur la plante du pied. Puis je me redresse, claudique jusqu'à la grange. Depuis qu'elle m'a blessée, j'ai l'impression que la fourche me toise. Je la décroche du mur. Je la transporte à l'extérieur, traverse la cour en direction du puits. Sans hésiter, je la jette dedans.

L'eau fait flocc! Longtemps après, je regarde le fond obscur du puits qui, redevenu immobile après avoir avalé l'outil, continue à refléter le vide comme s'il ne s'était rien passé.

Ecrire. Si je m'attache tant à l'écriture, c'est sans doute qu'il me semble que c'est la seule chose susceptible de me sortir de mon aliénation, de l'impression de néant que me donne mon existence.

Il advient que je prends un taxi devant le palais Tôksu pour rentrer chez moi parce qu'une phrase qui monte en forçant son chemin dans mon cœur m'a saisie. Je vois un slogan encadré et fixé sur le pare-brise: *Encore un jour sans accident*. Au-dessus, il y a une image où on voit Samuel en habit blanc, agenouillé et les mains jointes, éclairé par une lumière à l'origine mystérieuse<sup>1</sup>. A côté de Samuel en prière, il y a une photographie de la famille du chauffeur, sa femme et ses enfants. Ce n'est pas la première fois que je vois ce genre de chose, mais ce jour-là Samuel et la photo de famille ont raison de l'irréalité de ma phrase et me ramènent pleinement à la réalité. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me demande pourquoi je suis en train de rentrer précipitamment chez moi en posant un lapin à la personne qui doit m'attendre devant le palais Tôksu.

Ayant perdu ma phrase, je demande au chauffeur de faire demi-tour.

---

1. On voit fréquemment dans les taxis et les bus sud-coréens, accompagnée de la phrase citée ici, une reproduction du tableau de Reynolds *Le Petit Samuel en prière* qui est considérée comme un porte-bonheur.

Un jour d'avril dernier, peu après avoir publié mon premier roman, j'étais abîmée dans une sieste quand le téléphone a sonné. Une voix féminine où perçait une trace de sensualité me demandait. Une voix inconnue. Je croyais en tout cas que je l'entendais pour la première fois. Quand elle a su que j'étais la personne à qui elle voulait parler, son ton a brusquement changé. Il s'est mis à exprimer la joie pour me demander si je me souvenais d'elle et me dire qu'elle s'appelait Ha Kyesuk.

« C'est moi! Tu ne te souviens pas de moi? Ha Kyesuk!

— Ha Kyesuk? »

En d'autres circonstances, si je n'étais pas parvenue à situer la personne qui répétait son nom et qui semblait me connaître, j'aurais bafouillé un « Ah oui! » pour lui dissimuler ma perplexité, mais ce jour-là, encore engluée dans un demi-sommeil, je n'ai pu articuler que: « Ha Kyesuk? » Mon incapacité à me souvenir d'elle a dû la décevoir, mais elle ne l'a pas montré et a entrepris de m'expliquer qui était cette Ha Kyesuk que j'avais au bout du fil:

« Dans la classe, tu étais très copine avec Misô, pas vrai? Moi aussi j'étais proche d'elle. Tu ne vois pas? J'étais déjà grassouillette (cette remarque l'a fait éclater de rire; de grassouillette, elle était sans doute depuis devenue grosse). J'arrivais toujours avec une heure de retard. »

Ce « J'arrivais toujours avec une heure de retard » a achevé de me réveiller. Quand elle avait parlé de la classe, je m'étais demandé s'il s'agissait du collège ou du lycée, mais à l'évocation de ce détail, j'ai revu s'ouvrir discrètement la porte du fond de la salle de classe du lycée de jeunes filles Yôngdûngp'o qui se trouvait derrière le lycée Changhun, dans le quartier Sindaebangdong de Yôngdûngp'o.

Ha Kyesuk, bien sûr.



Le cours déjà commencé. Une jeune fille à la lèvre inférieure carmin, revêtue de l'uniforme, un ruban noué autour du cou, qui fait glisser doucement la porte, les fesses légèrement tendues vers l'arrière, après avoir prudemment posé son cartable dans le couloir. Ce regard qui nous disait toujours : « Désolée! », ces joues rebondies et ces cheveux ondulés.

Nous sommes en 1994. C'est en 1979 que nous nous sommes rencontrées pour la première fois. Elle m'a téléphoné comme si elle voulait me reprocher de faire la sieste, tout en ouvrant la porte d'une salle de classe comme seize ans auparavant en me disant : « Tu ne te souviens pas de moi? »

Il y avait quatre cours quotidiens. Sa lèvre inférieure, toujours un peu plus rouge que la supérieure, l'était davantage encore quand elle arrivait ainsi. Comme elle était empourprée! Les autres traits de son visage s'étaient effacés de mon souvenir, n'y était restée que cette lippe écarlate. C'est grâce à elle que Ha Kyesuk a émergé de ma mémoire. Un jour, alors qu'avec son habituel retard d'une heure elle entrouvrait la porte en essayant de ne pas se faire remarquer, Misô m'avait chuchoté à l'oreille : « Ils sont terribles dans sa boîte. Ils s'arrangent toujours pour qu'elle rate un cours, pas comme les autres employeurs qui laissent les gens arriver au lycée à l'heure. Tu sais pourquoi sa lèvre inférieure est toujours aussi rouge? C'est tellement elle la mord chaque fois qu'elle est obligée d'entrer avec une heure de retard! » Quand j'ai compris que la personne qui me parlait au téléphone était celle qui ouvrait furtivement la porte du fond de la classe, une de mes condisciples du lycée de 1979 à 1981, ma voix a changé. « Dieu du ciel, c'est toi qui m'appelles! »

Je suis sur une île. Je m'y suis promenée plusieurs jours de suite avec l'impression d'avoir retrouvé la nature, cette nature qui semblait s'être éloignée de moi depuis mon enfance. Le premier jour, en visitant le village, j'ai même découvert une librairie. Son apparence on ne peut plus modeste m'a arrêtée et m'a fait sourire. Il y avait une porte coulissante avec un rideau soigneusement cousu à la main et orné de motifs représentant des petites fleurs. Je n'aurais jamais deviné que c'était une librairie si l'enseigne ne l'avait pas indiqué. Ravie d'en avoir trouvé une dans un tel endroit, je me suis hasardée à l'intérieur alors que je n'avais besoin de rien. De nouveau j'ai souri : c'était déjà trop exigü pour une librairie, mais il y avait en plus un coin papeterie où on vendait cutters, crayons, gommés et stylos et un autre où étaient exposés du riz frit et des biscuits à base de patates douces. J'ai réprimé un autre sourire en constatant avec surprise que la libraire était une jeune fille en fleur ; un autre enfin m'est venu lorsque j'ai découvert parmi une centaine de livres un exemplaire de mon roman, celui qui avait amené Ha Kyesuk à me téléphoner.

Je suis sortie après avoir acheté un recueil de cantiques qui trônait à l'extrémité d'une étagère. Je ne suis ni catholique ni protestante, mais j'avais depuis longtemps envie de me procurer un tel ouvrage pour voir à quoi ressemblaient ces chants. Or quand on vit dans une grande ville, il n'est pas facile de faire autre chose que ce qui est urgent. Je m'étais souvent encombrée de diverses tâches et j'avais toujours une longue liste de livres à acheter. Chaque fois que j'allais chez un libraire, j'étais tentée de m'offrir un recueil de cantiques, puis je me promettais d'en acheter un la fois suivante et des années s'étaient ainsi écoulées. C'est finalement dans cet endroit que j'ai fini par en acquérir un.

Le livre sous le bras, j'ai à nouveau arpenté l'île, longuement. Je suis accoutumée aux plaines du continent, à leurs printemps, leurs étés, leurs automnes, leurs hivers, mais à présent, je vois des palmiers, des narcisses, des lauriers et des vagues bleu foncé qui palpitent à l'infini. Soudain, je me rends compte que la nature est une nourriture pour chacun, que c'est elle qui nous fait remonter le temps et prendre le chemin isolé de notre intériorité. Dans une ville où on est condamné à vivre sans fouler de la terre, j'aurais attendu encore quelques années avant de m'acheter un recueil de cantiques qui n'était pas d'une nécessité immédiate.

L'appel de Ha Kyesuk a été le premier de ceux que j'ai reçus de celles que j'avais connues à l'époque. Par la suite, d'autres m'ont téléphoné pour me demander si j'étais la personne qui avait fréquenté cette classe, ce lycée. Lorsque je le confirmais, elles s'exclamaient : « Ah ! C'est vraiment toi ! » et se présentaient à leur tour : « C'est bien toi ! Je suis Nam Kilsun. » Ou : « Je suis Choi Chongbun. Je t'ai vue dans le journal. Enfin, ça te ressemblait et c'était bien ton nom, mais je n'arrivais pas à croire que c'était vraiment toi. Pour en avoir le cœur net, j'ai téléphoné à la maison d'édition. Ils n'ont pas voulu me donner ton numéro, j'ai dû supplier. » La plupart d'entre elles me disaient qu'elles avaient vu mon portrait dans une publicité parue dans la presse. Elles disaient aussi que ce qui m'était arrivé leur faisait autant plaisir que si cela les avait concernées. Une femme, qui s'est présentée comme étant Yi Chongrye, m'a déclaré, des larmes dans la voix, qu'elle avait ressenti une certaine fierté en montrant à son mari ma photo dans un encart publicitaire : « Comme je n'avais gardé aucun contact de cette époque-là, mon mari m'a demandé un jour si j'avais vraiment fait des

études secondaires... Il a dit cela comme ça, mais ça m'a fait quelque chose... Comment pouvait-il me dire une chose pareille alors que je m'étais donné tant de mal pour obtenir ce diplôme? Cela m'a tellement chagrinée que j'ai dormi plusieurs jours en lui tournant le dos. Imagine donc combien j'étais fière de pouvoir dire que la personne qu'on voyait dans le journal était ma camarade de lycée! »

En l'écoutant au bout du fil, j'ai ri, mais pendant les minutes qui ont suivi l'appel, je suis restée à caresser le récepteur pour calmer une douleur intérieure. « Tu n'es pas la seule, j'étais comme toi. » C'était vrai. J'avais fait des études dans un lycée, mais je n'avais gardé aucun lien avec celles que j'avais connues à cette époque. Cela m'interpellait toujours quand je voyais dans un quelconque feuilleton télévisé des personnages féminins d'âge moyen en train de parler d'une réunion des anciens de leur lycée. Même maintenant, quand on me présente quelqu'un comme un ami de lycée, je tressaille et je les regarde avec plus d'attention.

Ces jeunes filles qui font la tête quand leur meilleure amie se fait une autre copine, qui font sécher une feuille sur laquelle elles inscrivent le nom de cette meilleure amie, qui passent la nuit à écrire une lettre qu'elles déposent discrètement à l'intérieur de son livre... Nous n'avons pas connu cela, ni moi ni celles qui m'ont téléphoné... Nous n'avions ni le temps de boudier, ni de faire sécher une feuille.

A la place, il y avait les départements de production des usines de couture, d'électroménager, de vêtements, de produits alimentaires.

Il était partout écrit que je quitterais tôt mes parents. Même l'astrologie informatique que j'ai consultée pour

m'amuser le confirme. Il est dit que je quitterais mon pays natal et que je connaîtrais des difficultés dans ma jeunesse. Parfois, je me demande ce que signifie le mot jeunesse. Cela me plonge dans une profonde réflexion comme lorsque je m'interroge sur ce qu'est la littérature. Puis je me dis que ce serait bien qu'elle prenne fin à l'âge de trente ans. Comme j'ai trente-deux ans, cela signifierait que toutes les difficultés appartiennent au passé. Lorsque j'avais seize ans, à l'âge où, lasse d'attendre la lettre de mon frère aîné, assise sur le *maru* de cette maison au portail bleu, je me suis enfoncé une fourche dans le pied, j'ai vaguement pressenti que ma vie serait faite d'une suite de blessures profondes. Il faudra, me suis-je dit alors, que je conserve quelque chose de pur au fond de moi pour continuer à vivre avec ces meurtrissures. Que je m'appuie sur cette chose. Que sinon je serais trop seule. Que, si je me contentais de respirer, je finirais par m'enfoncer à nouveau une fourche dans le pied.

Moi qui ai seize ans, le dernier jour du repiquage, je prends un train de nuit qui va m'éloigner de la maison où se trouve le puits qui a avalé la fourche. A la lisière du village se trouve une voie de chemin de fer au-delà de laquelle mon père tient un magasin. Ma mère me dit d'aller lui dire au revoir et de prendre ensuite le bus. Elle ajoute qu'elle-même sera déjà dans ce bus, qu'elle le prendra à une station dans le village. Avant de quitter la maison, moi la grande sœur de seize ans jette un dernier coup d'œil à mon frère de sept ans, endormi après avoir pris de bonne heure son dîner. Porté depuis sa naissance sur le dos de sa sœur, comme une carapace de tortue, il a toujours peur de la voir s'en aller. Pour lui, imprégné de son odeur pour avoir grandi sur son dos, elle est tout. Pour lui, seule

l'école a le droit de la lui arracher. Si elle lui dit : « Je vais à l'école », il répond : « Mais tu reviens ! » Même quand il va jouer dehors, dès que le soleil se couche, il rentre au pas de course en criant : « Grande sœur ! » Où qu'il se trouve, il appelle : « Grande sœur ! » Quand il sort des œufs du poulailler, quand il fait caca, quand il cueille des kakis. Une fois, sur la nouvelle route, un camion le heurte à la tête et dans le véhicule qui l'em-mène à l'hôpital, il s'époumone : « Grande sœur ! Grande sœur ! Grande sœur ! » Tandis qu'on suture les bords de la plaie, il me réclame. « Où est ma grande sœur ? Je veux ma grande sœur ! » Celle-ci, qui est en quatrième année de l'école primaire, est obligée de partir au milieu du cours et de se rendre à l'hôpital le cartable à la main. Elle passe la nuit au chevet de son frère et le lendemain matin, elle repart directement à l'école après avoir pris là un petit déjeuner. Il n'est donc pas préparé à une séparation. Elle regarde le visage de son frère endormi, elle n'a pas pu lui dire qu'elle partait pour la ville, de peur qu'il n'éclate en sanglots. En l'apercevant en tenue de sortie, il l'interroge dans son demi-sommeil :

« Tu t'en vas, grande sœur ? »

Elle lui répond que non, qu'elle ne va nulle part. Rassuré, il referme les yeux. Elle lui tâte le crâne, à la recherche de la cicatrice qu'il a toujours. Il va piquer une crise le matin en se réveillant.

Alors que je n'ai même pas franchi la voie ferrée, j'aperçois les phares du bus. J'ai trop traîné à regarder mon frère endormi. Moi qui ai seize ans, tout à coup pressée à la vue du bus qui s'approche, je crie : « Papa ! » Il sort en courant du magasin et, à ce moment précis, le bus s'arrête. « Papa, je m'en vais ! » et moi qui ai seize ans, je monte dans le car, sans même avoir salué correctement mon père. Je me précipite vers

le fond du véhicule pour regarder à travers la vitre. Il reste là, immobile dans l'obscurité. Je ne distingue pas son visage, seulement sa silhouette.

Par la suite, je n'ai plus jamais pu vivre à nouveau sous le même toit que mon père. Je n'ai jamais pu passer plus de cinq jours sous le même toit que ma mère et mon petit frère.

Ma mère, qui a pris le bus à l'autre bout du village, me demande :

« Tu as salué ton père ?

— Oui. »

Mais peut-on dire que je l'ai vraiment fait ? Je n'ai même pas vu son visage, j'ai juste crié : « Papa, je m'en vais ! » en direction de son magasin. J'aurais dû partir plus tôt de chez moi. L'image de mon père immobile dans le noir ne me quitte pas. Le bus sort du village. Ce qui s'est produit cinq minutes auparavant appartient déjà au passé.

Ma mère porte un costume traditionnel orange. La veste est doublée et fermée par une broche à la place de l'habituelle soutache. Remarquant mon regard arrêté sur l'objet, ma mère me dit : « Tu me l'as achetée quand tu es partie avec ta classe. » Son col blanc est crasseux. Lisant ma pensée, elle me dit encore : « Je n'ai pas eu le temps de le changer. »

A la gare du bourg, nous rencontrons ma cousine germaine du côté maternel qui doit partir pour la ville avec moi. Elle a de jolies jambes, ma cousine. Elle porte un grand sac et sa mère, qui a maigri, l'accompagne. Ma cousine aux jolies jambes a dix-neuf ans. Ma tante me caresse le visage d'une main qui sent le poisson et s'empare ensuite de la main de ma cousine. Leurs doigts s'enlacent tandis qu'elles se disent au revoir.

« Ne vous disputez jamais, mes petites! »

Ma tante, des larmes dans les yeux, prononce ces mots en lâchant sa fille. Au moment de faire poinçonner les billets, elle lui dit de lui écrire rapidement. Ma mère, ma cousine et moi laissons dans le hall ma tante au visage émacié. Moi qui ai seize ans, je plaque une main sur la vitre et je regarde le quai.

Adieu, mon pays natal. Je te quitte pour aller pêcher la vie.

Dans le train de nuit, ma mère ne dit rien. Elle ne somnole même pas alors qu'elle n'a sûrement même pas eu le temps de se redresser de toute la journée à cause du repiquage. De temps à autre, elle se tourne pour me regarder. Les adieux nous amènent à fixer l'autre dans les yeux. A avoir une soudaine prise de conscience. A nous dire : « Ah, il avait ces yeux-là... »

Il y a déjà dix jours que je me mets à la même table et commande le même plat pour mon déjeuner, lorsque la tenancière de la gargote engage la conversation. Deux heures de l'après-midi. Ce n'est plus la grande affluence. Je ne sais pas comment je me débrouille, mais j'arrive toujours à ce moment-là et je me sens toujours désolée de perturber la pause de cette femme en l'obligeant à retourner à la cuisine. Après m'avoir servie, elle part se laver le visage et c'est tout en l'enduisant de crème qu'elle s'adresse à moi :

« Vous venez d'où ?

— De Séoul.

— Vous restez longtemps. »

Je souris au lieu de répondre. Comme je viens de mettre du *kimchi* dans ma bouche, je ne peux de toute



façon pas parler. Elle explique que si je lui avais dit que j'allais fréquenter son établissement de façon aussi régulière, elle aurait pu me faire un prix et me servir comme en famille. Je regarde la carte. Baisser le prix? Chaque nom de plat est suivi d'un tarif. Soupe au *kim-ch'i* – 4 000 wons, soupe aux pâtes de soja en marmite avec des moules, des coquilles et des écrevisses – 5 000 wons, soupe à la viande et aux légumes – 3 500 wons.

« Vous voyagez seule? »

La femme a eu le bon goût de ne pas ajouter « alors que vous êtes une femme ».

« Oui.

— Tourisme?

— Non.

— Je me doutais que vous ne faisiez pas du tourisme. Sinon vous ne resteriez pas ici. »

J'ai à nouveau souri.

« Alors vous êtes là pour le travail? »

Je suis perplexe. Puis-je dire que je suis venue pour le travail? Est-ce pour ça? Incapable de répondre, je souris à nouveau en balbutiant: « Ben, c'est-à-dire... » Elle considère mon sourire comme un signe d'acquiescement. Après avoir donné quelques coups de peigne à ses cheveux permanentés, elle m'apporte trois clémentines dans une assiette:

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie? »

Je ne peux plus continuer à manger. Je pose ma cuillère et prends une clémentine que je commence à éplucher. Son parfum frais s'immisce agréablement dans les narines. La femme prend un quotidien posé sur une autre table et me le propose. Elle a probablement remarqué que j'ai l'habitude de lire un journal après mon repas. Sa main m'apporte l'odeur de la crème. Je suis gênée de ne pas répondre à cette brave femme et je lâche rapidement: « J'écris. » Soudain, son

visage et surtout ses joues, couvertes de taches brunes qui dessinent une sorte de carte, s'éclairent.

« Oh là là ! C'est vrai ? Je suis très honorée. »

Honorée ? Embarrassée, j'esquisse un nouveau sourire...

C'est la première fois que je me présente comme quelqu'un qui écrit à un inconnu, à une étrangère.

Ma mère.

Ma mère a des yeux innocents comme ceux d'une vache, me suis-je dit ce soir-là, pour la première fois. Je le pense encore aujourd'hui. Elle nous a élevés, tous les six, et elle a toujours ces yeux limpides... Parfois, ils me font m'abîmer dans la réflexion.

Le début de l'été de mes seize ans. Dans le train de nuit, ma mère mouille de larmes ses yeux noirs. C'est la deuxième fois qu'elle prend le train pour aller à Séoul. Un jour, mon frère aîné lui écrit pour lui demander de lui envoyer certains documents nécessaires pour son inscription à l'université à Séoul, mais dieu sait pourquoi, cette lettre n'arrive que la veille du jour où il en a besoin. Un envoi par la poste ne peut pas lui parvenir à temps. La mère se fait donc coursière. Elle prépare les papiers en question et monte dans un train de nuit. L'idée qu'elle a en tête, c'est de les transmettre à son fils avant l'aube. Tout ce qu'elle sait de sa vie à Séoul, c'est qu'il travaille à la mairie du quartier Yongmun-dong.

Lorsqu'elle évoque ce voyage, ma mère me dit toujours que le monde est plein de personnes gentilles. « A côté de moi, y avait un jeune homme de l'âge de ton frère. Je lui ai montré les papiers, je lui ai dit qu'y fallait que je les apporte à mon fils qui en avait besoin

le lendemain pour l'université, mais que je savais pas comment aller chez lui. Quand on est descendus du train, il m'a emmenée jusqu'à la mairie de Yongmudong. Même le chauffeur de taxi ne connaissait pas le chemin, mais c'est lui qui l'a trouvé en demandant aux gens. Il faisait noir et il m'a dit: *On dirait que c'est ici.* Alors, j'ai frappé et frappé à la porte et ton frère est sorti. Le jeune homme qui s'était donné tant de peine pour m'aider s'en est allé tout de suite; je n'ai même pas eu le temps de le remercier. »

Ma mère, qui s'était cette fois-là si bien débrouillée à Séoul, a à présent les yeux pleins de larmes tandis qu'elle m'emmène chez mon frère. Pour éviter son regard, je fixe la vitre où se reflète son costume orange. Je regarde ma cousine assise à côté de la fenêtre; elle me fait penser à un pourpier qu'on aurait transplanté. Ma mère tend la main pour me caresser les cheveux. Ma cousine qui a fait ses adieux à sa mère à la gare détourne son regard d'un autre côté.

« Tu en veux? »

Ma mère sort des œufs durs de son sac. Je secoue la tête. Elle en épluche un et le donne à ma cousine, qui l'accepte et me propose un livre qu'elle sort de son bagage.

« C'est quoi, comme livre? »

— Un album photos. »

Des morceaux d'œuf sur les lèvres, elle ajoute à voix basse:

« Je voudrais être quelqu'un qui prend des photos. »

Quelqu'un qui prend des photos? me répété-je, moi qui ai seize ans. Chez le photographe, me dis-je, c'est toujours un homme qui fait ça. Je regarde ma cousine et lui dis que ce sont toujours des hommes qui tirent les portraits. Elle rit et me dit: « Pas des photos comme ça, mais comme celles-ci », en feuilletant le

livre qu'elle a posé sur mes genoux. Sur chaque page, il y a la photo d'un magnifique paysage. Un désert, des arbres, le ciel, la mer. A un moment, ma cousine cesse de tourner les pages et me murmure : « Regarde ! » C'est la nuit, dans un bois ; des étoiles semblent posées sur les arbres, toutes blanches et scintillantes.

« Ce sont des oiseaux. »

Emerveillée, je rapproche l'album photos de mon visage. A y regarder de près, ce ne sont en effet pas des étoiles, mais des aigrettes qui paraissent phosphorescentes dans le bois nocturne. Elles sont disséminées sur les branches d'arbres de haute taille dans cette forêt plongée dans l'obscurité et brillent avec des reflets argentés.

« Elles dorment. C'est beau, n'est-ce pas ? »

Je hoche la tête. Sous un ciel lointain et enténébré, la végétation est couverte d'oiseaux blancs paisiblement assoupis.

« Je voudrais photographier des oiseaux, pas des gens. »

Comme elle me paraît énigmatique, je fixe son visage. Au moment où elle déclare qu'elle a envie de photographier les oiseaux, son teint est comme ravivé par le parfum frais des buissons, de la terre ou des feuilles de cette forêt où se reposent les aigrettes.

« Quand j'aurai gagné de l'argent, je m'achèterai un appareil photo. »

Le train de nuit roule, emportant les rêves de ma cousine. Je n'écoute plus ce qu'elle chuchote. Je suis en train de faire en moi-même une promesse à l'adresse de ces superbes aigrettes profondément endormies et qui recouvrent la forêt obscure. Je promets d'aller voir un jour ces oiseaux perchés sur les hautes branches. Quel paisible et merveilleux sommeil sous la voûte étoilée !

Je n'oublierai jamais le bâtiment Daewoo que j'ai aperçu ce matin-là. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi haut ! Je ne savais pas à l'époque qu'il s'appelait Daewoo. Dans cette aube où je suis ma mère qui sort de la gare de Séoul, je hâte le pas pour me coller à son flanc. Et même, je cherche sa main que je tiens fermement.

« Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai peur. »

J'ai l'impression que le bâtiment Daewoo, qui me fait penser à un fauve, va se jeter sur nous et nous avaler toutes les trois. Ma cousine qui a dix-neuf ans reste calme face à la bête. Ma mère tente d'apaiser mes craintes :

« Ce n'est rien ! C'est juste un tas de ferraille. »

Malgré cela, moi qui ai seize ans, je continue à jeter des coups d'œil apeurés au bâtiment Daewoo, cet énorme animal surgissant de la lumière déjà éblouissante de l'aurore, parmi les voitures qui foncent je ne sais vers où.

Mon frère aîné n'a toujours pas de logement, ce qui nous a obligées à prendre un train de nuit pour Séoul. Sinon il nous aurait fallu dormir dans une chambre d'hôtel. Il n'a pas de logement, mais il a une peau bien claire. Ses ongles sont propres et sa chemise est d'une blancheur éclatante. Ses yeux, son nez et sa bouche sont beaux, harmonieusement disposés sur l'ovale de son visage au teint pâle. Il est difficile d'imaginer, à le voir ainsi, que c'est un étudiant en droit qui suit des cours du soir et qui dans la journée fait le ménage dans une mairie. Il a le physique d'un homme qui ignore toute galère en ce bas monde. Son apparence proprette laisse penser qu'il a passé son enfance dans une famille aisée. Il est à présent en train d'offrir une soupe au soja bien chaude à sa jeune sœur, à sa mère et à sa cousine

qui l'ont rejoint par un train de nuit. Il est hébergé dans un local affecté au gardien de nuit de la mairie. Depuis le jour où il a commencé à travailler là, la présence d'un garde n'a plus été nécessaire. C'est lui qui joue ce rôle en passant la nuit là. Il va nous emmener, ma cousine et moi, au Centre de formation professionnelle. Le cursus commence le lendemain.

« Le travail va être pénible. »

Le tourment qui imprègne sa voix semble pire encore que celui de la réalité qu'il nous annonce ainsi.

« Mais si, après le stage, vous obtenez un emploi dans la zone industrielle, vous aurez une chance d'aller au lycée. L'année prochaine seront créées des classes spéciales pour les ouvriers. »

Puis il ajoute comme pour se justifier :

« C'est le seul moyen d'y accéder pour ceux qui viennent de la campagne. Il y a bien des lycées professionnels, mais ce ne sont pas des vrais lycées. »

Le Centre de formation professionnelle se trouve à la limite de la zone industrielle de Kuro. Nous sortons du restaurant pour prendre un bus qui nous y amène. C'est dans la cour du Centre que ma cousine, dix-neuf ans, et moi, seize ans, disons au revoir à ma mère. Je me souviens de la cour ce jour-là. Ainsi que de la couleur orange qui allait s'éloigner. Une large main, celle de ma mère, étreint la mienne. De l'autre, elle prend celle de ma cousine à qui elle donne un billet de mille wons.

« Si vous avez faim, achetez-vous du yaourt. »

Les yeux de ma cousine sont humides. Ma mère s'éloigne vers la grille en nous laissant derrière elle, mais rebrousse chemin à plusieurs reprises. Elle est comme une tache orange dans cette cour. Elle s'en va puis revient vers nous pour prendre nos mains et nous dire que nous devons pouvoir compter l'une sur l'autre.

« Il n'y a que vous deux, maintenant. Faut pas embêter ton frère, faut vous épauler mutuellement, compris? »

La tache orange s'éloigne à nouveau, précédée d'un pas par mon frère à la haute taille qui marche en fixant le sol. Moi qui ai seize ans, je regarde la tache orange et le dos de mon frère qui deviennent de plus en plus petits au milieu des nombreuses personnes qui sont venues pour suivre une formation professionnelle. Ils s'éloignent, s'éloignent, s'éloignent jusqu'à ce qu'ils deviennent invisibles. Moi qui ai seize ans, je tape du bout du pied *k'ok, k'ok*, sur le sol qui n'y est pour rien.

C'est ainsi que ma vie à Séoul a commencé. Mais je suis encore loin de Ha Kyesuk et des autres. Les rencontrer n'a pas été facile.

Qu'y a-t-il entre elles, que je n'ai pas encore rencontrées, et moi?

Après son premier appel surprise, Ha Kyesuk et moi nous sommes parlé plusieurs fois au téléphone. Un jour, elle m'a dit :

« Tu ne parles jamais de nous. »

J'ai de nouveau eu le cœur serré.

« J'ai lu tous les livres que tu as publiés, sauf le premier. Ce n'est pas facile pour moi d'aller dans un quartier où il y a une grande librairie. Mon libraire ne l'a pas. C'est pour cela que je n'ai pas pu le lire... Tu écris beaucoup sur ton enfance, sur l'époque où tu étais étudiante, sur l'amour, mais je n'ai rien lu qui nous concernait.

— ...

— C'est même pour voir si tu parlais de nous que j'ai lu tes bouquins. »

Devant mon silence, Ha Kyesuk a baissé la voix et a prononcé mon prénom.

« Tu n'aurais pas honte par hasard de cette période de ta vie? »

Tendue, j'ai changé le récepteur de main. Alors qu'elle avait jusque-là été joviale et même bavarde, Ha Kyesuk a interprété à tort la tension qu'elle percevait chez moi comme un désir de me taire. Elle a dit d'un ton déçu :

« Tu semblais avoir une vie différente de la nôtre. »

« Non, ce n'est pas vrai! » Aurais-je dû dire cela? Cela m'aurait-il soulagée? Mais je n'ai pas pu. Je n'ai pas pu dire : « Non. » Pourtant, je n'avais gardé de cette période ni fierté ni honte. Je ne sais pas. Peut-être m'est-il arrivé par moments d'éprouver de la honte, mais jamais longtemps. En fait, je n'avais pas eu le temps d'y réfléchir sérieusement. Il ne me venait pas à l'idée que ma situation était difficile ou douloureuse. Je ne pensais pas chaque jour qui passait, je le vivais. J'étais toujours occupée, j'avais toujours des choses à faire, matin et soir, routinières ou urgentes, après quoi la journée était terminée. Quand j'ai réalisé que j'étais lasse et fatiguée, j'avais déjà une trentaine d'années.

Un jour, quand j'ai eu la trentaine, j'ai ressenti une grande fatigue et j'ai réalisé qu'elle provenait de l'époque en question et aussi, soudainement, que j'avais trente ou trente-deux ans. Ce qui a permis cette prise de conscience, c'est cette écriture qui m'inspirait crainte et respect.

L'écriture, est-ce ainsi? Lorsqu'on écrit, tout devient du passé. Le destin de celui qui écrit n'est-il pas de remonter le courant à partir du présent vers les



temps douloureux, comme le fait un saumon, même si le courant est rapide et lui déchire les nageoires? Il revient à la source du torrent au péril de sa vie, même s'il est blessé au ventre. Il y retourne. Refaisant en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru pour partir, suivant à l'envers ses propres traces, toujours sur la même voie.

Le Centre de formation professionnelle. Moi qui ai seize ans, je me lève dans le foyer à six heures du matin. Lorsque j'ouvre les yeux, je me souviens de la fourche que j'ai lancée dans le puits. Qu'est-elle devenue, la fourche, dans le puits? Mais cette pensée est interrompue par la sonnerie de la cloche qui nous appelle dans la cour. Nous faisons de la gymnastique au rythme d'une musique entraînante. Chacune d'entre nous nettoie le secteur dont l'entretien lui est confié, puis nous faisons la queue pour faire notre toilette; ensuite, nous prenons le petit déjeuner. Moi qui ai seize ans, je vois pour la première fois une gamelle qui contient un compartiment pour le riz, un pour le fricot et un autre pour la soupe. Elle m'est insolite tout comme le goût du *kimch'i*. Moi qui ai seize ans, au début, je n'arrive pas à manger à cause de la gamelle et de la saveur du *kimch'i* à laquelle je ne suis pas habituée. Quand ma cousine me demande pourquoi je ne mange pas, je réponds que c'est la faute du *kimch'i*. Il n'est pas assaisonné avec des ombrines saumurées, selon la recette de ma mère. Je ne lui parle pas du récipient, car je ne trouve pas de mots pour le critiquer. Mon bol à riz et mon bol à soupe doivent être bien rangés dans la cuisine de notre maison, à la campagne. Ma cousine va au magasin qui se trouve à l'intérieur du Centre pour m'acheter du pain. Ma cousine, dix-neuf ans, me console, moi qui en ai seize.

« Nous ne pouvons pas nous acheter tout le temps du pain. Nous n'avons pas beaucoup d'argent et nous n'en aurons pas plus tant que nous n'aurons pas été embauchées. »

Je n'ai pas d'autre choix que d'essayer de manger la soupe qui se trouve dans ma gamelle. J'évoque une fois encore ma vaisselle dans la cuisine de ma mère, et mes yeux se mouillent. Flotte à la surface de la soupe le visage de mon frère de sept ans qui me demandait : « Tu t'en vas, grande sœur ? » Je prends une grande cuillerée de riz que j'introduis dans ma bouche. Je bois la soupe à gorgées rapides. Je mâche et avale le *kimch'i* au goût bizarre.

Les enseignants utilisent l'expression « moteurs de l'industrie » pour nous désigner. Même quand ce qu'ils nous apprennent, c'est la soudure, ils nous appellent « moteurs de l'industrie ». Au foyer du Centre de formation professionnelle, sur chaque porte est affiché le nom d'une fleur, comme dans une maternelle. Quel était celui de la chambre où je logeais ? Rose ? Lys ? Je me rappelle seulement qu'il y avait des lits en bois et un casier à côté de chacun d'eux. Plusieurs années après, j'ai vu à la télévision une émission comique intitulée *On ne bouge plus !* Je l'ai regardée attentivement, car la caserne militaire qu'on y voyait ressemblait beaucoup à notre foyer. La différence, c'est que, chez nous, c'était un duplex ; nous accédions à l'étage par une échelle. Ma cousine et moi sommes installées à l'étage, nous épaulant mutuellement comme l'avait conseillé ma mère. Le soir, après l'appel de neuf heures, toutes les lumières doivent être éteintes. Quand, incapable de dormir, je fixe le plafond dans l'obscurité, tout comme quand je me réveille à l'aube, c'est à la fourche dans le puits que je pense. Quand j'imagine l'outil dans le

silence qui règne au fond, j'ai mal au pied, je me retourne, je tends la main pour palper le front de ma cousine. Je touche ses yeux. Je la secoue pour la réveiller.

« Qu'y a-t-il? »

Je suis tentée de lui parler de la fourche, mais je renonce. Comme je n'ai pas envie de rester seule les yeux ouverts, je continue à caresser son front et ses paupières quand elle se rendort. Jusqu'à ce qu'elle me donne une tape sur les doigts.

Ma cousine a dix-neuf ans. Elle enduit ses mains d'une crème parfumée. Quand je rentre dans la chambre après m'être lavé le visage, elle prend un disque de coton imbibé de lotion et l'applique doucement sur le contour de mon nez. Puis elle murmure :

« Qu'en penses-tu? Monsieur Kim, il est beau, tu ne crois pas? »

Je hoche la tête. M. Kim nous enseigne la culture. C'est dans sa bouche qu'on entend le mot « vie » au lieu de « moteurs de l'industrie ». Voici ce qu'il dit : la vie est belle. Expliquait-il pourquoi? Je ne m'en souviens pas. Il affirmait en tout cas que la vie était belle. Il n'expliquait pas ce qu'elle allait nous apporter, cette belle vie, ni ce qu'elle allait nous arracher. Il disait simplement que la vie était belle.

Tout devient blanc dans ma tête. L'entrée de la zone industrielle, c'est à cela que je pense. Moi qui ai seize ans, je me retrouve à l'entrée de la zone industrielle. Ma cousine se tient à mes côtés. Comment se fait-il que nous soyons seules? Où sont les autres? A l'époque, nous étions une vingtaine à partager la même chambre, mais aucun visage ne s'est gravé dans ma mémoire. Brusquement, une paire de lunettes surgit avant de disparaître aussitôt. Si je me souviens de

cette tête-là, c'est parce que c'était la seule qui en portait, non seulement dans notre chambrée mais dans tout le foyer. En fait, je me souviens des lunettes et non du visage. Des lunettes avec une monture en plastique noir, posées sur la peau claire d'un visage. Et aussi d'un nom, Kim Chôngrye. Mais ses traits se sont effacés. Je me rappelle vaguement qu'elle avait une tête un peu disproportionnée par rapport à son corps. Kim Chôngrye, c'est une orpheline. Les samedis où il nous est permis de sortir, elle quitte le Centre pour se rendre à l'orphelinat. Un de ces samedis-là, après son départ, tout le foyer est sens dessus dessous.

« On m'a pris mon pain!

— Moi, c'est mon portefeuille!

— Mes vêtements! »

On ouvre le casier de Kim Chôngrye. Il est vide! Était-elle vraiment orpheline? En tout cas, elle a même volé la crème pour les soins du visage de ma cousine et, à l'appel du dimanche soir, elle n'était toujours pas rentrée. Elle avait quitté définitivement le Centre de formation professionnelle. Les sept culottes neuves et les trois mouchoirs que ma mère m'avait achetés au marché du bourg et qu'elle avait soigneusement pliés non plus ne sont pas revenus.

Les jours où il est permis de sortir, ma cousine et moi ne savons pas où aller. De l'autre côté du mur du Centre, nous sommes complètement perdues. Celles qui n'ont nulle part où aller se réunissent dans la cour pour jouer au volley-ball. Nous en sommes et sautons après le ballon. Exténuées, nous nous déshabillons et nous lavons dans la salle d'eau collective. Nous nous frottons mutuellement le dos. Les autres jours, il y a des horaires précis pour utiliser la salle d'eau, mais pas ce jour-là, vu qu'il y a beaucoup d'absentes. Après sa

toilette, ma cousine se tartine le visage de crème et, vautreée sur le sol de la chambre, elle écrit une lettre à sa mère. Je suis couchée à côté d'elle, sur le plancher, et je joue avec mes pieds en contemplant le plafond. Mes pieds frôlent sans arrêt ma cousine en train de rédiger. Pour se débarrasser de moi, elle me conseille d'écrire une lettre, moi aussi. Je me retourne et je lui chuchote à l'oreille :

« Je n'écrirai pas une lettre, mais autre chose. »

La pointe du stylo posée sur le papier, elle me regarde et m'interroge :

« Quoi, par exemple ? »

Moi qui ai seize ans, je lui murmure un secret que je n'ai jamais dit à personne jusqu'à ce jour.

« Un poème ou un roman. »

Ma cousine écarquille les yeux.

« Tu veux dire que tu veux devenir écrivain ? »

Moi qui ai seize ans, je me hâte d'expliquer, de peur qu'elle ne se moque de moi. Je lui raconte que cela fait longtemps que j'ai envie d'écrire, que c'est vraiment ça que je veux faire dans la vie et pas autre chose. Rapprochant le stylo de son menton, elle incline la tête :

« Je crois que ces gens-là sont différents de nous dès la naissance. »

Craignant qu'elle n'ajoute que je n'ai par conséquent aucune chance de devenir écrivain, je poursuis mon discours :

« Ils ne naissent pas différents, mais ils pensent différemment. »

Ma cousine ne dit rien et devient pensive. Moi qui ai seize ans, j'ai peur qu'elle ne me comprenne pas ; je me rapproche d'elle, l'excitation peinte sur le visage :

« C'est un peu comme quand tu dis que tu veux être photographe. »

Elle plie le papier qu'elle range dans son casier ; elle s'allonge à côté de moi et fixe le plafond. Elle tend vers le haut ses jambes aux chevilles délicates.

« Qu'est-ce que tu vas écrire ? »

Devant mes yeux passe rapidement l'image de la fourche au fond du puits.

« Ça, je ne sais pas encore. »

Ce jour-là, ma cousine se montre particulièrement affectueuse à mon égard. Je finis par lui avouer l'histoire de la fourche qui a blessé mon pied. Je le lui montre.

« Regarde ! C'est cicatrisé, mais quand je marche longtemps, ça me fait encore mal ; je sens des tiraillements dans les tendons. »

Ma cousine me demande tout en regardant la plante de mon pied :

« Mais quel rapport cela a-t-il avec ton envie d'écrire ? »

Moi qui ai seize ans, je ne sais plus quoi dire. Comment l'expliquer ? Dois-je lui dire que si je ne garde pas quelque chose de pur en moi, je risque de planter à nouveau une fourche dans mon pied ?

« C'est comme ça... C'est la seule chose qui peut me protéger. »

Après avoir prononcé avec conviction cette phrase incongrue, je me trouve un peu ridicule et j'ajoute : « Ne t'en fais pas pour la fourche. Je l'ai balancée dans le puits. » Ma cousine se redresse :

« Qu'est-ce que tu dis ? »

— La fourche, je l'ai balancée dans le puits. »

Elle me regarde d'un air incrédule.

« Tu veux dire que tu l'as fait exprès ? »

Moi qui ai seize ans, je hoche la tête.

« Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? »

Je ne trouve pas de réponse. Que dois-je dire ? Que j'avais peur de la prendre à nouveau dans la grange

sous prétexte de retourner la paille d'orge et de me la planter dans le pied? Ne comprenant toujours pas, ma cousine me déclare sur un ton très adulte :

« Quand tu rentreras chez toi, tu le diras à ta mère. Il faut vider le puits.

— ...

— L'eau doit être polluée. C'est embêtant, c'est de l'eau qu'on boit. »

L'eau? N'ayant jamais pensé qu'elle pouvait être salie par la fourche, je me tais. Quand mon frère aîné nous rend visite et qu'il nous emmène dans une pâtisserie située près de la zone industrielle, ma cousine lui annonce en me désignant :

« Il paraît qu'elle va devenir écrivain.

— Écrivain? Toi? »

Comme il semble vraiment surpris, je lance un regard de travers à ma cousine.

« Quoi? C'était un secret? »

Mon frère nous emmène dans un restaurant où nous mangeons des *chajangmyôn*<sup>1</sup>; ensuite, il nous achète du lait et des petits pains avant de nous laisser retourner au Centre. Le dos courbé comme pour paraître moins grand, il marche le regard rivé au sol et s'éloigne par le portail.

Je trouve enfin mon style. Des phrases simples. Très simples. Le présent pour décrire le passé et le passé pour décrire l'immédiat. Comme si on prenait des photos. De façon nette. De façon à ce que la chambre solitaire ne se referme pas. Un style qui dit la solitude de mon frère aîné qui avançait ce jour-là vers le portail du Centre en fixant le sol.

---

1. Plat de nouilles à la sauce chinoise mélangée à de la viande, qui symbolise la cuisine chinoise pour les Coréens.

Quand j'ai entendu, sans qu'il y ait un risque de méprise, Ha Kyesuk dire : « Tu semblais avoir une vie différente de la nôtre », j'ai senti que dans mon cœur habitait la douleur. Une autre a utilisé une expression semblable. Elle n'a pas dit : « Tu as une vie différente de la nôtre », mais : « Tu es différente de moi. » Ma mère.

Seize ans après mes seize ans. Je suis écrivain. Un jour, je suis en train de terminer un manuscrit dans l'urgence. Ma mère, de passage à Séoul, me dérange tout le temps. Je prends sur une étagère un livre que j'ai écrit et le lui tends :

« Tu n'as qu'à lire ça en attendant. J'aurai bientôt terminé. »

Mon travail achevé, je la retrouve endormie, le livre ouvert posé sur son visage.

« Maman ! »

Réveillée, elle se sent un peu gênée de s'être assoupie au lieu de lire mon livre. Elle me le tend en me disant : « Tu es devenue quelqu'un de différent de moi. » A l'époque, je reçois ces propos comme une évidence. C'est normal. Maman est née dans les années 1930 et moi en 1963. Je comprends la différence dont elle me parle comme celle existant entre les générations. Mais ce n'est pas ça. Il y a quelque chose que je ne sais pas alors. En fait, la seule chose que ma mère sait lire, c'est un livre de prières. Enfin, elle l'ouvre, mais elle ne le lit pas, elle le connaît par cœur. C'est seulement l'année suivante que je l'apprends grâce à mon jeune frère. Il est en train de lui apprendre à lire.

Au cours du printemps et de l'été, les phrases m'ont quittée; seule sa voix tombait sur mon cœur, comme goutte à goutte.



« Tu ne parles jamais de nous.

Tu n'aurais pas honte par hasard de cette période de ta vie ?

Tu semblais avoir une vie différente de la nôtre. »

Quand j'émergeais d'un profond sommeil, sa voix se transformait en gouttes glaciales qui me tombaient sur le front, une à une. Tu-ne-par-les-ja-mais-de-nous-tu-n'aurais-pas-hon-te-par-ha-sard-de-cet-te-é-po-que-de-ta-vie-tu-sem-blais-a-voir-u-ne-vie-dif-fé-ren-te-de-la-nô-tre.

Mon frère aîné qui nous rend visite est en train d'examiner une feuille blanche. Sur celle-ci figure la liste des usines dans lesquelles nous pouvons entrer à présent qu'est achevée notre formation professionnelle. Après l'avoir longuement étudiée, mon frère entoure le nom de la société d'électroménager Tongnam.

« Dans une fabrique d'électroménager, le travail doit être relativement peu salissant. »

Prenant la feuille qu'il me tend, moi qui ai seize ans le regarde.

« Il paraît que comme je suis trop jeune, il faut faire de faux papiers.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— Seize ans, répète-t-il grave tout à coup.

— Ne t'en fais pas. Je vais m'en occuper. »

Il se lève de la chaise de la boutique du Centre en époussetant son costume.

Au Centre, nous sommes une vingtaine à avoir choisi la société d'électroménager Tongnam. Même si nous n'avons aucun lien de parenté, le fait d'avoir suivi ensemble la formation et de partir pour le même endroit nous rapproche. Nous pensons à l'unisson à la société Tongnam. Comment est-elle ? Que s'y passe-t-il ?

Le jour de notre départ, M. Kim copie un poème sur le tableau de l'amphithéâtre. *Quand une personne prend la route, au moment précis où elle sait qu'elle doit partir, comme son dos est beau!* Il a des cheveux ondulés. Sa main droite manie la craie tandis que la main gauche soutient son coude droit. Qu'il est triste ce poème! Ma cousine en a les yeux pleins de larmes. M. Kim nous lit cette poésie et nous fait ses adieux. « Dans l'industrie de notre pays... » Cheveux ondulés, lui aussi finit par prononcer le mot « industrie ». « Vous représentez un espoir. A présent, vous quittez cet endroit pour aller vivre sur le terrain. C'est là que vous construirez votre vie... » Après un mois de vie commune, nous échangeons nos noms et ceux des sociétés pour lesquelles nous allons travailler. Nous nous séparons. En récitant: *Quand une personne prend la route, au moment précis où elle sait qu'elle doit partir, comme son dos est beau!*

La société d'électroménager Tongnam se trouve dans le secteur 1 de la zone industrielle de Kuro.

Les vingt personnes ayant choisi la société Tongnam vont désormais passer de l'entrée à l'extrémité de la zone industrielle. Mais après l'affectation, nous avons droit à une semaine de vacances. Mon grand frère nous emmène, ma cousine et moi, dans la chambre qu'il a louée dans le quartier résidentiel du secteur 3, près de la station de métro.

Je ne sais pas si la maison existe toujours. Je n'y suis jamais retournée. Les chambres de cette maison. Je ne suis jamais retournée dans cette chambre ni dans cette maison, je ne me suis même jamais rapprochée de ce quartier, mais je peux évoquer leur image aussi précisément que si c'étaient des photographies bien conservées.

Le train pour Suwôn marque un arrêt à la station de ce quartier avant de continuer à rouler dans la province du Kyônggi. Quand on va à Suwôn, c'est la dernière étape dans Séoul. Voici ce que j'ai écrit il y a six ans : la station de métro où passait le train pour Suwôn marquait le début de ce quartier ; de là partaient trois chemins qui tous arrivaient à la zone industrielle ; la rue à gauche qui menait à cette maison avait un embranchement vers une ruelle située entre le magasin du photographe et le café Le Champ d'orge ; après, la ruelle débouchait sur une passerelle qui menait à un marché au bout duquel on rejoignait une fois de plus la zone industrielle. La maison avait trente-sept chambres dessinant une sorte de labyrinthe. Un bâtiment en briques rouges à deux étages. On montait un escalier. On zigzaguait et quand on pensait qu'il n'y avait plus rien, on tombait encore sur une chambre équipée d'une kitchenette.

« C'est ici. »

Mon frère nous fait franchir le portail grand ouvert. J'entends comme autrefois sa voix qui dit : « C'est ici. » C'était là. Une des trente-sept chambres. Notre chambre solitaire. Il y avait d'autres maisons devant et derrière qui comptaient autant de pièces. Quand on ouvrait la fenêtre, on voyait la station de métro dégorger un intarissable flot de voyageurs. L'épicerie, l'entrée du marché ou la passerelle étaient toujours pleines de monde, mais la première idée qui me vient à l'esprit, aujourd'hui comme autrefois quand j'évoque cette chambre, c'est qu'elle était bien solitaire, que nous vivions dans un lieu solitaire, isolé du reste du monde.

J'écris à nouveau : trois mètres avant l'escalier et au centre de la cour vue d'en haut, il y avait un point

d'eau avec un robinet. A gauche de l'escalier, deux portes en bois jaune, chacune équipée d'un carreau couvert d'une épaisse couche de poussière. On avait écrit dessus avec de la peinture « hommes » sur l'une et « femmes » sur l'autre. Les habitants se retrouvaient le matin autour de ce point d'eau, un peu gênés, feignant une quelconque activité. C'était d'ailleurs le seul moment de la journée où ils se voyaient. Ils ne se souriaient pas, ils s'ignoraient. La deuxième porte à droite de l'escalier... C'était la chambre de Hijae qui y vivait seule.

Hijae... Ce nom finit par surgir. Hijae est comme nous un moteur de l'industrie dans une peinture de mœurs à la fin du régime dit de Renouveau. Quel était son nom de famille? Je regarde un livre d'illustrations de Kim Hongdo, peintre de mœurs. Dès qu'il tenait le pinceau, dans la rue, dans une école près de la rive, dans une taverne, dans une arène ou dans un lavoir, Kim Hongdo peignait de façon si réaliste que toute l'assistance applaudissait et s'extasiait, paraît-il: « Comme c'est merveilleux! Comment peut-on si génial? » Comment aurait-il peint Hijae?

Dans une peinture de mœurs, les figures sont saisies dans leur mouvement, mais Hijae le sera dans la fugacité de son sourire. J'évoque les tableaux du temps du royaume Koguryô. Les fresques des tumulus, les peintures représentant la chasse, la guerre, la danse, la lutte, l'acrobatie. Le moulin, la boucherie, l'étable, l'écurie. Comme nous, Hijae n'a pas de place dans cette ambiance dynamique recréée par des touches puissantes. Comme nous, Hijae est placée devant une chaîne qui tourne sans arrêt ou une machine à coudre avec un fil toujours prêt, à la place des yeux pétillants, elle a un regard fatigué; comme nous, elle n'existe que

comme une ombre pâle profitant des rayons de soleil sur la terrasse le temps de la pause du déjeuner, ignorant la saveur et la tendresse d'une vie quotidienne imprégnée d'un humour joyeux. Comme nous, elle porte une blouse de travail plissée dans le dos.

N'en pouvant plus, je me lève.

Regarde! Je fuis. Et tandis que je fuis, je m'attrape. Assieds-toi un peu. Tu ne peux plus fuir. Aujourd'hui comme autrefois. Jamais. Assieds-toi.

Au cours de ces jours solitaires à l'intérieur de la peinture de mœurs, je pensais souvent et douloureusement aux magnifiques oiseaux endormis, perchés tout là-haut près des étoiles dans le ciel nocturne, ceux de l'album photos que ma cousine m'avait montré la nuit où nous étions arrivées en ville. J'ai supporté les jours de la peinture de mœurs en m'efforçant de me promettre que j'irais un jour les voir de mes propres yeux. Plus tard, même quand je suis devenue vraiment solitaire à cause de la fatigue de vivre et de l'absence de relations, je n'ai jamais renoncé à cette promesse d'aller contempler de mes propres yeux cette volée d'aigrettes, magnifique écharpe de sommeil sur la forêt assombrie, s'appuyant les unes contre les autres, comme si elles avaient tout pardonné. Les jours de désespoir et de solitude surtout, je me promettais secrètement de franchir la ligne de crête qui arrête le regard, tendant les bras par la fenêtre du train.

Seize ans après cette promesse.

Je ne suis toujours pas allée voir ces oiseaux. Je ne les ai pas oubliés. Au contraire... D'année en année, les aigrettes étaient de plus en plus resplendissantes en

moi et je me rappelais de plus en plus souvent ma promesse. Lorsque je massais la plante de mes pieds fatigués, quand je pensais aux aigrettes endormies près des étoiles dans cette forêt qui m'est encore inconnue, j'oubliais ma lassitude. Je me sentais tout aussi indifférente aux rares joies qui me venaient. Le malheur qui me faisait mal ou la solitude pareille à une pluie froide qui tombe plusieurs jours de suite ne me paraissaient plus graves et je puisais une force renouvelée pour continuer à vivre le lendemain.

Cependant, les aigrettes sont-elles aussi venues habiter le profond chagrin que m'a à l'époque causé l'absence de ce nom, Hijae? Ai-je pu alors me rappeler ma promesse de pénétrer un jour dans cette forêt?

Moi qui ai seize ans, j'entre dans la chambre solitaire et j'ouvre la fenêtre. Mes yeux s'écarquillent. Un train vient-il de s'arrêter au moment même où je l'ai ouverte? La fenêtre de la taille d'un foulard fait face à la station d'où se déverse un flot de têtes humaines. Jusqu'à ce que les gens arrivent au niveau du carrefour des trois chemins, je ne vois que leurs têtes. En moins de cinq minutes, ils disparaissent complètement en laissant le décor vide. Mais où sont-ils tous passés? Tandis que j'entends ma cousine ouvrir le vasistas de la cuisine, je regarde les gens envahir le paysage et ensuite le désert, le tout en moins de cinq minutes, comme si c'était en rêve qu'ils m'étaient apparus. Ma cousine et moi balayons la chambre et passons une serpillière. Nous nettoignons toutes les traces laissées par le précédent locataire, enlevons des briques qui ont dû servir à caler les étagères de la cuisine, des papiers épars dans la mansarde, un vieux poêle à pétrole abandonné.

Mon frère aîné tend de l'argent à ma cousine qui a dix-neuf ans.

« Demande à la propriétaire où se trouve le marché et achète de quoi faire à manger. »

Lorsqu'il est sorti, ma cousine et moi, allongées sur le sol de la chambre, faisons une liste des articles nécessaires à la préparation des repas. Une marmite, une passoire, un récipient pour laver le riz, trois petits bols, trois couverts, cinq assiettes, un poêle, trois bols à riz, trois bols à soupe... Ma cousine et moi nous rendons au marché dont on nous a dit qu'il était de l'autre côté de la passerelle située au bout de notre rue; nous achetons les ustensiles notés sur le papier. Les affaires de mon frère qui étaient dans la salle de garde de nuit à la mairie sont transférées dans notre chambre solitaire. Il y a un bureau et une chaise. Il extrait de sa serviette un recueil de lois et un code pénal. Dans un petit sac, il y a du linge sale roulé en boule. Après avoir jeté un coup d'œil à la chambre et à la cuisine, mon frère repart pour revenir avec une armoire de fortune, une petite étagère pour la cuisine et du riz. Il monte la structure métallique du meuble qu'il installe à côté du bureau et nous dit d'y accrocher nos vêtements qui sont encore dans nos sacs. Nous sortons à nouveau pour aller acheter des couvertures. Mon frère marche en fixant le sol comme dans la cour du Centre de formation professionnelle. De temps à autre, on l'entend soupirer « *hyu!* ». Nous faisons l'acquisition de matelas, de plaids en tissu synthétique et de trois oreillers. Nous nous répartissons le tout pour le transporter. Mon frère ne dit que le strict nécessaire; il ne sourit jamais. « Ce soir, on va dîner dehors. » Il nous emmène dans un restaurant du voisinage où nous mangeons de la poitrine de porc. Lui n'y touche pas. Il semble ou très fâché ou très affaibli; en tout cas, il se contente de nous regarder manger.

On ne vieillit pas forcément proportionnellement au temps qui passe. On peut passer un beau jour de seize à trente-deux ans. Moi qui avais seize ans, j'ai atteint mes trente ou trente-deux ans ce soir-là, dans ce restaurant. En voyant mon frère au visage fatigué se contenter de nous regarder, j'ai eu trente-deux ans, l'âge que j'ai à présent.

Nous passons cinq jours de cette semaine de vacances chez nos parents. C'est la première fois que je prends le train à Séoul. Comme ma cousine et moi ne connaissons que le Centre et la chambre solitaire, mon frère nous accompagne à la gare, paie les billets, nous installe dans un wagon et nous achète des petits pains et des boissons pour le trajet.

A l'extérieur du récit, je ressens au cœur en ce moment même une douleur aiguë.

A cette époque où la faim est une préoccupation de tous les jours, mon frère est toujours en train de nous acheter des choses à manger. Il nous paie des soupes au soja et au riz dans le restaurant en face de la mairie, des petits pains et du lait dans la boutique du Centre, de la poitrine de porc près de chez nous... Un jeune homme d'à peine vingt-trois ans qui lui-même est totalement pris par son travail à la mairie et ses cours du soir. Alors que je m'apprête à suivre ma cousine qui monte dans le train, mon frère me donne de l'argent. Il me dit d'acheter avant d'arriver chez mes parents une cartouche de cigarettes pour mon père, des biscuits pour mon petit frère et un *kûn*<sup>1</sup> de viande.

---

1. 600 grammes.



Ma mère est sur le point de partir pour le magasin de mon père de l'autre côté de la voie de chemin de fer pour lui apporter son déjeuner. En me voyant passer le portail, elle laisse tomber la gamelle. Entendant ma voix depuis l'intérieur, mon petit frère de sept ans ouvre brusquement la porte de la chambre. Il accourt pieds nus pour se jeter dans mes bras.

« Où étais-tu partie ? »

Ma mère pleure.

« Ne pars plus, hein ? »

Mon petit frère me grimpe sur le dos.

« Descends. Tu vas lui faire mal. »

Mais il s'en moque.

« Tu ne pars plus, hein ? »

De ses bras d'enfant, il entoure fermement mon cou. Ma mère ramasse la boîte du déjeuner.

« Après ton départ, il s'est mis dans tous ses états en te réclamant. Y va falloir revivre ça... »

Mon petit frère sur le dos, je suis ma mère en direction du magasin de mon père.

« Après ton départ, il a fermé la boutique pendant trois jours, il est resté couché. »

Mon père? Je sens des larmes me piquer le nez à l'évocation de l'homme immobile dans l'obscurité de ce soir-là. Pourtant, il ne manifeste aucune émotion. Il se contente de dire: « Te voilà! » Du coup, mon cœur s'apaise. Le soir, mon père rentre chez nous, au centre du village. Ma mère est partie chez sa belle-sœur pour la commémoration annuelle de la mort de ma grand-mère maternelle. Cela n'arrive pas souvent, mais mon père fait la cuisine. Si ce qu'il prépare est bon, c'est, d'après ma mère, parce qu'il ne lésine pas sur l'assaisonnement.

« Quand ton père a fait la cuisine, je m'aperçois qu'il a utilisé des condiments pour dix jours! Alors, ça a forcément du goût. »

Mon père fait mariner de la viande de porc dans une mixture rouge composée de sauce de soja, de poireaux, d'ail, de poudre de piment, de sésame, d'huile de sésame, puis la fait cuire sur un gril. Mon deuxième frère aîné a intégré l'école militaire, mon troisième frère aîné est en pension à Chônju. Semblables à deux petites hirondelles recevant la becquée, mon petit frère et moi nous régálons des morceaux de viande que mon père nous donne. Il m'annonce que le lendemain, il va nous préparer du *chajangmyôn*. Je lui dis : « Ce n'est pas la peine. » Il me répond : « Tu as maigri. »

L'homme que j'ai rencontré seize ans plus tard ne pouvait pas savoir : alors qu'il était en train de préparer du riz sauté au *kimch'i* dans ma cuisine, j'ai pensé à mon père à cette époque-là. Il a sorti de mon réfrigérateur du *kimch'i* bien mûr qu'il a haché sur la planche, il a fait fondre du beurre dans la poêle. Collant deux doigts l'un contre l'autre, il m'a dit : « Ce serait bien d'avoir cette quantité de viande coupée. » Je lui en ai sorti du congélateur. M'entendant rire derrière son dos tandis qu'il retournait la viande dans la poêle, il m'a demandé la raison de cette hilarité. Je lui ai répondu : « Comme ça... Parce que je suis heureuse. »

Ce n'était que quand il faisait la cuisine que mon père ne se demandait pas ce que les autres pensaient de lui.

A ce moment précis, écrire me comble.

J'éprouve du bonheur en écrivant que ce n'était que quand il faisait la cuisine que mon père ne se demandait pas ce que les autres pensaient de lui. Il n'y a que moi dans ma famille qui puisse le décrire de cette façon. Si ma mère pouvait savoir ce que j'ai ainsi écrit

à son propos, elle me regarderait de travers. Elle me dirait que les gens se moqueraient de mon père en lisant qu'il faisait la cuisine.

Je suis un chemin on ne peut plus étroit en décrivant le mode de vie des miens, typique de ce qu'on peut voir n'importe où dans nos campagnes. Ce faisant, je m'interroge. Je ne me suis jamais dit que ma famille était pauvre. Elle n'était pas riche, mais elle n'était pas pauvre non plus. A chaque fête, ma mère nous revêtait d'habits neufs préparés pour cette occasion (ce n'était pas le cas pour beaucoup d'enfants), nous achetait des baskets (beaucoup se contentaient de traditionnels souliers en caoutchouc); elle m'empêchait de travailler dans les champs (certains y peinaient au soleil) et nous permettait de poursuivre nos études au-delà de chaque fin de cycle (bien des gosses n'allaient pas plus loin que l'école primaire). Certaines mères de famille critiquaient son train de vie. Elles l'accusaient de vivre au-dessus de ses moyens. Mais nous offrir tout cela faisait partie de son bonheur et elle y renonçait rarement. C'était toujours moi qui la plongeais dans le désespoir. Ce n'était ni sa faute ni la mienne. Lorsqu'à la fin du cycle primaire, il me fallait entrer au collège, au même moment, mon deuxième grand frère devait aller au lycée. Or mes parents avaient juste de quoi payer les droits d'inscription pour un enfant. Malgré tout, ma mère m'a envoyée au collège. En se séparant de son unique bague. Quand vint pour moi le temps d'aller au lycée, mon troisième grand frère préparait le concours d'entrée à l'université et ma petite sœur intégrait le collège. Après réflexion, mon premier grand frère a proposé de m'emmener à Séoul. Il se justifiait en disant que, de toute façon, il valait mieux qu'il s'installe avec moi à Séoul au cas où les autres frères et

sœurs y viendraient pour s'inscrire à l'université et auraient besoin de se loger... Il avait à peine vingt-trois ans, mais il a trouvé un moyen pour que le bonheur de sa mère ne s'effondre pas.

Pendant ces quelques jours de congé, moi qui ai seize ans, j'erre autour du puits. Prenant appui sur la margelle, je scrute l'intérieur. L'eau est profonde et la fourche invisible. Obsédée par les propos de ma cousine quant à la pollution, je n'arrive pourtant pas à dire à mon père que j'ai jeté l'outil dans le puits, qu'il faut le vider.

Mon petit frère sent instinctivement que je vais repartir pour la ville. Il est sans cesse sur mes talons. Je sors avec lui pour rejoindre ma mère qui travaille dans le champ de la montagne. Après la pluie, celle-ci est imprégnée de l'odeur des arbres. Des noisetiers, des pins, des chênes, des châtaigniers. La terre jaune colle aux semelles.

J'ai grandi au pied de cette montagne. Face à cette plaine là-bas. J'ai grimpé là-haut, en été dans la tempête et en hiver sous de fortes chutes de neige. Je continue à ne pas tout à fait comprendre que la nature soit supposée nous rendre libres et paisibles. Elle m'exténuerait et m'effraierait plutôt. La nature, je l'ai expérimentée sur ma peau. Quand je creusais pour trouver des pommes de terre, je touchais des vers; quand je montais dans un châtaignier, des insectes m'attaquaient. Les arbustes me piquaient au bras, la vallée humide me faisait glisser. J'aimais bien les grottes et les tombeaux, mais des chauves-souris déployaient leurs ailes à l'intérieur des premières et le soleil me brûlait quand je restais longtemps allongée sur les seconds.

Cependant, j'ai toujours préféré la nature à la rue ou à ma maison. J'y trouvais des choses qui me faisaient battre le cœur. J'en connaissais les tabous. Ce qui est interdit est à la fois dangereux et attirant. Mes coudes ou mes genoux s'habituèrent aux écorchures, mais je ne m'habituais pas à la nature. La tempête ou la pluie torrentielle submergeaient en un seul instant les rizières et les champs cultivés par mes parents ; une forte bourrasque de neige brisait des arbres robustes. L'homme devenait tout à coup impuissant. La peste issue de la décomposition faisait partie intégrante de la gloire de la nature. Un magnifique paysage ne me rend pas la liberté intérieure ; la peur reste et me tire vers le bas alors que je m'acharne à m'élever. La nature me fait réaliser que je ne suis qu'un être humain. Un être fragile qui se tient debout au milieu de cet effroi. Mais j'aime marcher dans les champs de maïs ou sur un sentier menant à une vallée ou parmi les rochers. On ne sait pas à quel moment on va tomber sur un serpent venimeux, mais ma peau se souvient de la fraîcheur du vent dans le champ de sésame.

Je présente mon dos à mon petit frère en lui proposant de le porter, mais malgré ses pieds encore minuscules il secoue la tête. En revanche, il ne lâche pas ma main. Il doit se dire que s'il s'accroche à moi, nous ne pourrions pas être séparés.

Ma mère est de l'autre côté du vent. Ma mère qui est en train de replanter des piments au pied de la pente. La nature la redoute probablement. Même quand elle envoie une tempête en pleine nuit pour arracher les plants de riz, ma mère rétablit l'ordre dès le lever du soleil en les redressant et les nouant. En dépit de sa forte odeur, elle retourne le fumier avec une

fourche pour le faire sécher. Même sous le soleil brûlant, elle cueille des piments rouges.

Le jour où je dois regagner la ville, elle emmène chez une tante paternelle mon petit frère qui ne me quitte pas une seconde. « Reste un peu ici. Maman va aller chercher ta sœur. » Puis elle revient pour m'accompagner à la gare. Moi qui ai seize ans, je reviens en ville avec le sac que ma mère m'a préparé. Après avoir jeté un dernier coup d'œil en direction de la maison de Ch'ang avec qui mes rapports se sont relâchés.

Si je me sentais si perdue, ce n'était pas parce que je me retrouvais soudain dans une ville, mais c'était sans doute à cause de la place que nous y occupions. Notre maison à la campagne regorgeait de victuailles – notamment parce qu'il y avait beaucoup de cérémonies à célébrer en l'honneur des morts –, elle était située au centre du village, elle avait la plus grande cour de la commune et nous y avions aussi le plus grand nombre de jarres pour les condiments, de poulets, de canards et de vélos. Mais en ville, nous faisons partie des pauvres. Mon frère aîné vivait déjà dans ce paradoxe et j'allais l'y rejoindre.

L'entreprise est un complexe de vastes dimensions. Elle compte un millier d'employés. Vus de face, les bâtiments ont tous une forme de point d'interrogation. Celui qui a deux étages et qui évoque une école est spécialisé dans les téléviseurs ; un autre, de plain-pied, dans la hi-fi. Les nouveaux arrivants sont répartis entre les deux sections. Ma cousine et moi restons l'une derrière l'autre pour ne pas être séparées. Avant de nous attribuer des postes, le sous-chef d'atelier nous annonce un discours du secrétaire général. Celui-ci, un

homme à l'apparence robuste, conclut en disant qu'il ne faut pas adhérer à un syndicat. Il ajoute qu'il faut dénoncer ceux qui sont syndiqués. Syndicat? L'intonation du secrétaire général est telle que ce mot que j'entends pour la première fois me fait peur. Qu'est-ce que cela peut bien être pour qu'on nous interdise d'y adhérer et qu'on nous demande de nous dénoncer mutuellement?

Ma cousine et moi réussissons à ne pas être séparées: nous sommes affectées à la section hi-fi. Il y a trois équipes de fabrication – équipes A, B et C –, plus une équipe de préparation. Ma cousine et moi nous tenons à nouveau par la main pour rester ensemble. Nous faisons partie de l'équipe A. Tout le temps que nous sommes restées main dans la main, la chaîne a continué à tourner. Je deviens numéro 1 de l'équipe A. Ma cousine est le numéro 2. Le chef d'équipe s'assied à mes côtés pour m'expliquer ce que je dois faire. Mon travail consiste à aller chercher des pièces en forme de disque auprès de l'équipe de préparation et à y fixer un revêtement en polystyrène à l'aide de sept vis. Comme elles sont de tailles différentes, je dois apprendre la position de chacune d'entre elles. Chaque fois qu'une vis s'enfonce, le tournevis électrique émet un bruit semblable à celui du vent auquel je ne me fais pas et je ralentis la cadence. Il faut que le numéro 1 ait terminé pour que le 2 puisse continuer. Il y a une distance d'environ deux mètres entre ma cousine et moi. Selon le chef d'équipe, je dois faire en sorte que les disques lui parviennent sans à-coups. Le premier jour, je suis tellement concentrée sur la rapidité d'exécution, les sortes des vis et leurs emplacements que je n'entends même pas la sonnette qui annonce la fin du travail. Je suis la plus lente des apprenties. Je me trompe si souvent de vis qu'une ouvrière qualifiée de l'équipe qui

doit introduire d'autres éléments dans les disques n'arrête pas de venir me voir. Le chef, agacé, se plante derrière moi. Sentant son regard sur mon dos, je deviens de plus en plus lente. A bout de patience, il m'arrache le tournevis électrique des mains pour fixer les vis lui-même ou bien va chercher des disques qu'il empile à côté de moi, mais à la fin de la journée, nous avons fabriqué dix hi-fi de moins que le quota normal. Moins que les équipes B et C et les gens de la A se font tancer par le sous-chef d'atelier.

Une lettre arrive dans notre chambre solitaire. Elle vient de Ch'ang, de la campagne. En apercevant son nom sur l'enveloppe, je deviens toute rouge. Ch'ang est un garçon qui habite au bout de la nouvelle route du village de mes parents. Devant le portail de sa maison s'épanouissent des fleurs, différentes selon les saisons. Forsythias, azalées, belles-de-nuit, cosmos. Ch'ang a écrit :

*Je n'ai appris que tu étais partie pour Séoul que quand ta petite sœur me l'a dit. J'ai entendu que cela faisait déjà deux mois et que, depuis, tu étais revenue une fois. Je me demandais pourquoi je ne te voyais plus, mais je ne savais pas que tu étais partie pour Séoul. Si tu me l'avais dit, on aurait organisé une fête d'adieu avec Iksu, c'est dommage. Je t'imagine toute surprise de recevoir cette lettre. J'ai demandé à Iksu d'aller voir tes parents pour avoir ton adresse. Tu sais que ta mère ne m'aime pas, mais elle l'aime bien. Je me suis dit aussi que comme Iksu est un parent à vous, elle lui communiquerait plus facilement ton adresse. Je voudrais bien que nous échangions des nouvelles régulièrement. Oublions ce qui s'est passé et réconcilions-nous.*

Moi qui ai seize ans, je suis tellement contente de recevoir la lettre de Ch'ang! Quand il écrit « ce qui s'est passé », voici ce qu'il veut dire: Ch'ang et moi



sommes des amis d'enfance, mais nous rougissons chaque fois que nous nous rencontrons depuis que nous sommes collégiens. Ma mère n'aime pas que je le fréquente. Son attitude, que je ne comprends pas, a eu pour résultat que je me suis encore plus attachée à lui. Comme il sent les réticences de ma mère, Ch'ang ne vient même pas la saluer le jour du nouvel an. Il m'arrive d'aller chez lui, mais lui ne vient jamais chez moi. Un soir, je tombe sur lui sur la route. Il est à vélo, moi à pied. Il descend de sa bicyclette, prend mon cartable qu'il attache sur le porte-bagages et marche à mes côtés. Sur le pont d'où on aperçoit les lumières du village, il s'arrête et me dit : « Si on discutait un peu ici ? » Mais, dans l'obscurité, il ne souffle mot. Les étoiles brillent dans le ciel. Elles sont bleues, pensé-je.

« Sais-tu pourquoi ta mère ne m'aime pas ? »

Sa voix est triste.

« Non.

— C'est que... »

Il s'interrompt, puis reprend.

« C'est à cause de mon père.

— Qu'est-ce qu'il a, ton père ?

— Il est vivant. »

Je le regarde dans le noir. Je ne vois pas l'expression de son visage. Ch'ang vit seul avec sa mère. Je n'ai jamais entendu parler de son père que je croyais donc décédé. La mort sépare les gens.

« Où est-il ? »

Ch'ang répond : « Dans la province du Kyôngsang. »  
La province du Kyôngsang ? Où est-ce ?

« Où ça, dans la province du Kyôngsang ?

— Ça, je ne sais pas. Ma mère n'a pas précisé. Elle a simplement dit que c'était dans la province du Kyôngsang.

— Pourquoi ne vit-il pas avec vous ? »

Il se tait. J'en fais autant. Il finit par briser un silence qui devient gênant :

« On ne peut pas habiter avec lui.

— Pourquoi ?

— Il souffre d'une maladie qui nous en empêche. »

Une maladie ? Ne comprenant décidément rien à ce qu'il raconte, je ne dis mot. Je me rappelle tout à coup ce que m'a dit ma mère qui n'aime pas me voir jouer avec lui : « C'est une maladie héréditaire. » Ch'ang sort une enveloppe blanche de sa poche :

« Tu peux la conserver pour moi ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une lettre qu'il m'a envoyée... C'est bizarre. En ce moment, je pense beaucoup à lui, je n'arrive pas à me concentrer sur mes études. Si cela continue comme ça, je finirai par échouer à l'examen d'entrée au lycée. Tu veux bien la garder pour moi jusqu'à ce que je l'aie passé ?

— ...

— Ma mère me l'a promis. Si je réussis à entrer au lycée, elle me dira où est mon père et me paiera le voyage pour aller le voir. »

Je tends ma main pour prendre la lettre. Il me dit :

« Prends-en soin ! Il ne faut pas la perdre. C'est important pour moi. »

Je hoche la tête.

« Je peux la lire ? »

Il acquiesce. Nous nous remettons en route vers le village. Ma mère qui m'attendait sur la nouvelle route s'empare violemment de ma main, ignorant complètement Ch'ang. Lorsque nous sommes rentrés chez nous, elle me questionne :

« Où vous êtes-vous rencontrés ?

— Sur le pont.

— Vous vous étiez donné rendez-vous ?

— Non. Il était à vélo, je rentrais à pied et on s'est rencontrés par hasard. »

Poussant un soupir, elle me dit : « Ne le vois plus ! » Je lui réplique : « Tu dis n'importe quoi, maman... » Comme il a dû être embarrassé en voyant ma mère m'emmener ainsi ! Je suis désolée et j'ai de la peine pour lui. Comme je ne lui réponds pas alors qu'elle m'ordonne de ne plus le rencontrer, elle hausse le ton : « Ce que tu es têtue ! » Mais moi qui ai seize ans, je garde le silence.

Tard le soir, je déplie la lettre que Ch'ang m'a confiée. Il a dû la garder longtemps dans sa poche, car elle est toute froissée. Elle porte les traces de ses doigts, qui éveillent en moi une réelle émotion. Une écriture vieillie sur un papier vieilli. Des traces de larmes dont on ne sait si elles proviennent de celui qui a écrit la lettre ou de celui qui l'a lue. Elles ont complètement brouillé les caractères et seule une phrase reste lisible : *On va gagner beaucoup d'argent et vivre heureux*. Je replie la lettre et la range à l'intérieur de *Souffrances du jeune Werther* que je cache au fond d'un tiroir. Ma petite sœur, ignorant l'existence de la lettre, prête le livre à une amie, qui le perd. Depuis, chaque fois que je rencontre Ch'ang dans la rue, je suis envahie d'un violent battement de cœur. Sa voix qui me disait qu'il fallait bien la conserver, qu'il ne fallait pas la perdre, que c'était important pour lui, me hante. Même après l'examen d'entrée au lycée, je continue à l'éviter, mais un soir, près de la voie ferrée, je finis par lui avouer que j'ai perdu la lettre. Dès que la chose a été dite, il s'éloigne à grands pas en me laissant derrière lui. Contrairement à ce que j'espérais, il ne revient pas. Après cet incident, nous nous ignorons quand nous nous rencontrons sur la nouvelle route. Puis je pars pour la ville.

A l'intérieur de la peinture de mœurs, il y a un tournevis électrique suspendu devant moi. De la main gauche je tiens une de ces vis qui vont fixer le polystyrène sur le disque, je tire l'outil vers moi et j'appuie : avec un bruit d'air qui s'évacue, la vis s'enfonce. Ma cousine, le numéro 2, doit aussi poser une dizaine de vis. La différence est que mon tournevis est suspendu, alors que le sien est accroché à côté d'elle. Parce que je place les vis au milieu et ma cousine sur le bord. Au début, ma cousine observe la chaîne, lèvres serrées. Elle trouve que fixer des vis constitue une basse besogne.

« Je préférerais la soudure. Comme un homme. »

Moi qui ai seize ans, je ne lui réponds pas. Je n'aime pas non plus la fumée que dégage la soudure. A mesure que notre habileté s'accroît, nos noms disparaissent. Je suis le numéro 1 de la chaîne A de la section hi-fi, ma cousine le 2. Le chef s'écrie :

« Le 1 et le 2, qu'est-ce que vous fichez ? Vous bloquez la chaîne. »

De toute façon, je n'ai plus de nom même quand on ne m'appelle pas le numéro 1. Celui par lequel on m'a désignée pendant seize ans ne pouvait pas entrer avec moi dans l'usine à cause de mon âge. Selon les conditions requises pour se faire embaucher à la société Tongnam, il constituait un handicap. Il fallait avoir dix-huit ans pour pouvoir être ouvrier. Mon frère m'a fait fabriquer je ne sais trop comment des papiers au nom de Yi Yônmi et c'est comme cela que l'on m'appelle dans l'usine quand ce n'est pas le numéro 1. Quand quelqu'un crie : « Mademoiselle Yi Yônmi ! » Je ne réalise pas que c'est à moi qu'on s'adresse, je ne réponds pas. Il faut que ma cousine me donne un coup de coude pour que je lève la tête.

Suspendu ou accroché, le tournevis est trop difficile à manier pour ma cousine et moi ; le tapis roulant reste souvent vide au niveau du numéro 3. Le soir, nous marchons du secteur 1 de la zone jusqu'au secteur 3 où se trouve notre chambre et nous nous massons les épaules.

« C'est dur comme un caillou. »

Ma cousine est au bord des larmes.

Notre salaire journalier est de sept cents wons et des poussières... Dans trois mois, nous serons augmentés de cinq cents, précise le chef d'équipe. Après trois autres mois, de deux cents encore et après trois mois encore...

C'étaient bien ces montants que nous percevions. Pourtant quand j'y pense, j'ai du mal à le croire ; je finis même par avoir des doutes. Ce travail à la fabrication était payé à la journée ; donc quand on enlève les dimanches et les samedis après-midi, qu'est-ce que cela donne ? 1 280 multipliés par 24 ou 25, moins le prix de la cantine de midi. Combien cela fait-il ? Ne me serais-je pas trompée ? On ne gagnait que cela, vivait avec, certains en envoyaient une partie chez eux, à la campagne ou hébergeaient des frères et sœurs... Je reste incrédule et je me renseigne sur la situation de la main-d'œuvre en 1978... D'après ce que j'ai trouvé, le salaire minimum fixé par le ministère du Travail pour un apprenti, souvent une jeune fille, était de 24 000 wons ; mais quand on enlève la cantine et les frais de transport, le salaire journalier est de cinq ou six cents wons, le salaire mensuel de 19 400 wons. Ils ne défalquaient peut-être pas les frais de transport car nous nous déplaçons à pied du secteur 3 au secteur 1. Nous étions si misérablement rémunérés avec ces 19 400 wons que nous devons faire des heures supplémentaires, en plus

des douze normales, quelquefois toute la nuit et le dimanche pour finir une commande.

Tout au long du printemps et de l'été, à partir du jour où la voix de Ha Kyesuk transformée en gouttes glaciales a commencé à couler sur mon front, j'ai été malade. Au début, j'ai eu l'impression qu'un morceau de charbon s'embrasait au centre de mon cœur. Par la suite, la sensation était qu'il remontait de temps à autre jusqu'à mon cerveau, semblait sur le point de s'éjecter par ma bouche, puis redescendait enfin. Mon corps brûlait à l'intérieur tandis que mon front se trempait de sueurs froides. Après avoir vécu ce genre de remontée quatre fois en une nuit, je suis allée consulter un médecin le matin suivant. Etudiant une radiographie de ma cage thoracique, il m'a déclaré que je n'avais rien. Sauf que quelques jours plus tard, cette chaleur intérieure s'est accompagnée de crachements de glaires. J'ai fait plusieurs pharmacies et pris en vain des médicaments pendant une semaine. Quand je suis partie pour venir ici, je crachais encore.

Dans mon sac, il y a des médicaments en poudre pour quatre jours que ma petite sœur, pharmacienne, m'a préparés. Elle m'a demandé ce que j'avais en m'entendant expectorer au bout du fil chaque fois qu'elle m'appelait. Je n'ai pu lui fournir qu'une réponse embrouillée. Alors elle est venue m'apporter des remèdes vers neuf heures du soir, après la fermeture de sa pharmacie, son bébé d'un an sur le dos. Elle m'a dit que ça venait du stress.

« Tu refoules quelque chose ? Comme on disait autrefois, c'est la maladie de la colère. Il faut défaire le nœud, ça ira mieux après. »

Pour échapper à la voix de Ha Kyesuk, je fais mes bagages et pars de chez moi. Je cherche quel est l'endroit du pays le plus éloigné. Je prends l'avion. Finalement, je suis ici, à regarder la lumière émanant du bateau de pêche qui flotte sur la mer nocturne. Puis j'écris : *J'ai le pressentiment que ce texte ne sera ni la chronique de faits réels ni une fiction, mais quelque chose entre les deux. Est-il possible de parler à son propos de « littérature » ? Réfléchissant sur l'acte d'écrire, je m'interroge : que signifie-t-il pour moi ?* Pourrai-je déverrouiller grâce au langage le temps de mes seize ans, cette porte grippée à force d'être restée fermée ? Qui plus est, je suis ici après avoir fui, tournant le dos aux phrases, contrairement à mon habitude qui consistait à rentrer chez moi lorsqu'elles me venaient. Ici, devant la mer nocturne qui soulève de l'écume, où rien du quotidien n'est familier comme l'est la langue dans la bouche, où tout est étranger, où c'est la première fois que je viens, où derrière la porte se trouve un couloir obscur et où rien, pas même une serviette, ne m'appartient.

Tandis que je m'acharne à essayer de cerner, comme si c'était une photographie, des instants que je recueille à l'aide des mots, je m'aperçois à mon grand désespoir qu'une vie inaccessible à la littérature coule en dehors du langage. Plus j'écris, plus je ressens une souffrance née de l'impossibilité de dire que la littérature progresse vers la vérité, vers un espoir. Si seulement je pouvais parler d'une espérance qui jaillirait spontanément en moi-même, je serais heureuse. La littérature s'enracine dans les questions qui concernent la vie, mais qui ne se trouvent pas uniquement dans ce qui est vrai ni dans l'espoir, mais plutôt dans ce qui n'est pas vrai et dans le malheur. Même quand elle engendre un malheur d'où tout espoir est absent, la vie

exige qu'on continue à la supporter. Parfois, cette pensée m'oblige à abandonner le contrôle des choses. Finalement, je renonce à un point de vue unique pour un faisceau de significations. Je me résigne à de multiples strates qui seront aussi nombreuses que possible : ce qu'on peut voir en les enlevant une à une ne relève plus de celui qui a écrit, mais de celui qui lit ; j'aimerais faire plonger chaque lecteur dans une réflexion différente, puisque la vie est diversité et que quelquefois la littérature n'y a même pas sa place.

Cela aurait-il constitué une explication, si j'avais dit ce jour-là à Ha Kyesuk qui me lançait que j'avais une vie différente de la leur, que cela m'aurait serré le cœur de parler d'elles ? Que je ne pouvais pas écrire sur elles, car rien que d'y penser, j'avais déjà le cœur serré ? Que j'étais désolée, mais que je n'avais que seize ans à l'époque ? Je n'avais pas honte d'elles. Je n'avais pas réussi à sortir de tout cela de façon naturelle. J'étais celle qui s'était enfuie, apeurée par ce qu'elle avait entrevu de son destin. Celle qui n'y était pas retournée. J'avais marché sur les pierres pour traverser le cours d'eau sans comprendre ce qui m'arrivait, mais je n'étais jamais vraiment arrivée sur l'autre rive. Où que je sois, la chambre solitaire était toujours en moi, occupant autant de place que le village où je suis née et où j'ai grandi, mais avec une symbolique opposée à la sienne. Si je n'étais pas venue à la rencontre de ces jeunes filles par l'écriture, c'était parce que je n'éprouvais rien à l'égard de ce lieu qui ressemblât au bonheur que j'avais à évoquer mon village natal ; j'en étais empêchée par l'impression de claustrophobie, semblable à celle que l'on ressent dans une mansarde, qui émanait de cette chambre étroite où je devais dormir avec mon frère et ma cousine, par les raclements des pieds lourds qu'on traînait parce qu'il fallait bien



continuer à vivre et aussi par l'image de Hijae : tant qu'elle persisterait, je ne saurais comment retourner là-bas, me rapprocher de celles qui étaient mes amies.

J'avais seize ans quand j'ai pénétré dans la chambre solitaire et dix-neuf quand j'en suis partie en courant.

Je n'arrivais pas à me réconcilier avec ces quatre années de ma vie.

Je ne savais pas comment accepter cette ville que n'atteignait pas le souffle de la nature, les péripéties de la vie qui nous attendait, moi qui passais sans transition de la campagne à l'usine, les jeunes filles de mon âge ou parfois plus âgées de cinq ou six ans.

Je me souviens du déjeuner du premier jour. Le chef d'équipe nous distribue des bons de repas tamponnés « Déjeuner ». La cantine se trouve sur la terrasse du bâtiment. Ma cousine et moi montons l'escalier côte à côte. Il y a une longue file de gens revêtus d'une blouse bleue et une odeur d'épices s'échappe de la cuisine. Après une longue attente, on me donne une gamelle qui contient du riz recouvert d'une chose bizarre.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— C'est du curry. »

Après avoir prononcé le mot « curry », ma cousine me regarde avec l'air de dire : « Ben quoi ? » Curry ? C'est la première fois que j'en vois. Quel aspect étrange ! Sa couleur jaunâtre ne me rassure guère. J'en prends un peu pour goûter. C'est nauséabond.

« Ce n'est pas mangeable ! »

Je repose ma cuillère.

« C'est normal, la première fois, mais tu verras, c'est bon. Essaie encore. »

Je m'apprête à renouveler l'expérience quand j'ai l'impression que mon petit déjeuner remonte.

« Je te laisse manger seule. »

Ne supportant même pas l'odeur, je vide la gamelle dans une poubelle et je quitte la cantine. Je reste un moment sur la terrasse et reviens sur le lieu de travail. La place du numéro 1. Alors que je reste assise la tête appuyée contre la chaîne arrêtée pour la pause, ma cousine me secoue l'épaule :

« Mange ça alors. »

C'est un petit pain farci avec des haricots rouges.

« D'où sors-tu ça ? »

— D'où veux-tu que ça sorte ? Je suis allée l'acheter dehors. »

Elle ouvre le sachet pour en extraire le pain qu'elle me met dans la main.

« Tu es une drôle de fille ! Tu fais bien des histoires pour pas grand-chose ! »

Une vie différente de la nôtre. Quelqu'un différent de moi. Quand Ha Kyesuk m'a parlé d'« Une vie différente de la nôtre », j'étais sous le choc en évoquant ce que ma mère m'avait dit. Peut-être avais-je honte de la période du lycée comme l'a insinué Ha Kyesuk, ou de ma mère qui ne savait pas lire ? Peut-être avais-je toujours su qu'elle ne savait pas lire ? Il est possible que je n'aie pas cherché à en avoir le cœur net, parce que la vérité me dérangeait. Me disant qu'elle avait ce livre bouddhique ouvert devant elle, qu'elle était en train de lire la Bible. Quand j'écrivais, je représentais ma mère dans des situations difficiles ou je la cachais. Quand je me montrais dans la vie on ne peut plus gentille envers ma mère, au point qu'elle en soit gênée, sans doute était-ce une façon de lui demander pardon. Pour elle, tantôt j'ouvrais mon cœur tantôt je le refermais ; mais

quant au temps du lycée? En fait, ma réaction à ce propos était curieuse. Enfin, je vivais sans même m'en rendre compte, mais certains instants venaient me dire que j'étais bizarre. Quand mon premier livre a paru, il y figurait une petite notice biographique; une poétesse plus âgée que moi s'est exclamée: « Mais tu es du lycée Yôngdûngp'o comme moi! Je ne le savais pas! » J'avais peur qu'elle ne me demande dans quelle classe j'étais, qui était mon prof de coréen... A la première occasion qui s'est présentée, je suis partie. Cette période du lycée a fait de moi quelqu'un d'introverti, cultivant le secret, alors que j'étais jusque-là d'une nature insouciant. Je n'en parlais jamais sauf aux plus proches. Ha Kyesuk était en train de me reprocher ce silence que je m'étais imposé à moi-même. En disant: « Tu ne parles jamais de nous. » En disant: « Tu semblais avoir une vie différente de la nôtre. » Après avoir raccroché, j'ai fait les cent pas dans la chambre et je me suis mise en colère contre elle. Comment pouvait-elle me traiter comme quelqu'un qui aurait fermé la porte à son premier et innocent amour pour vivre une autre vie? Et pourtant ce qu'elle disait était vrai. Je n'ai jamais parlé d'elles. J'ai essayé une fois. Ce texte figure à la fin de mon premier recueil qu'elle disait n'avoir pas lu. Mais même si elle le lisait, elle n'y décèlerait pas une allusion à notre histoire. Car au lieu d'être honnête j'y cachais bien mon jeu. Un saut que j'ai fait sans être sûre de moi-même, poussée par une vive douleur à propos de ma jeunesse, de mon existence. Je me disais que ce n'était qu'une fiction, mais l'écrire m'a brisé le cœur. Pour qu'on ne puisse pas le deviner, je me suis hâtée de la conclure, disant que dix ans après, c'était comme ci ou comme ça. N'ayant pas eu le courage de regarder les choses en face, j'ai vite refermé le couvercle et j'ai réalisé que cette époque n'était toujours pas du passé pour

moi, que je la trimballais comme la bosse d'un chameau et qu'elle resterait longtemps mon présent, sans doute aussi longtemps que je resterais ici.

Six années se sont écoulées depuis, pendant lesquelles je repoussais toute phrase liée à cette histoire vers l'intérieur avant de le verrouiller. Ce n'était pas que j'avais une vie différente de la leur, dont je ne savais même rien. Je n'arrivais pas à savoir où était ma place parmi elles, même si je réussissais à les faire réapparaître. Quand on a perdu courage, il est difficile de le retrouver.

Je suis partie de chez moi car refermer le couvercle n'était pas suffisant, mais la voix de Ha Kyesuk m'a poursuivie jusqu'ici comme autant de gouttes glaciales sur mon front. « Tu peux te justifier comme tu veux, mais la vérité, c'est que tu as honte. Tu as honte de nous. » A présent, tandis que je regarde le bateau de pêche dans la nuit, je soulève le couvercle, mais le courage ne me vient toujours pas. Je ne sais pas quelle forme aura cet écrit quand il sera achevé. Alors que je l'ai sous mes yeux, j'ai l'impression de continuer à fuir. Je sens qu'au moindre prétexte, je vais essayer de parler d'autre chose. Je constate déjà que je ne respecte plus la structure classique : commencement, déroulement, développement, dénouement. Quelle alternative y a-t-il si je renonce à cette forme, la plus facile d'accès ? Je n'en ai pas. J'imagine seulement que j'arriverai à la fin par un perpétuel mouvement de fuite et de retour. Comme il s'agit d'une histoire que je porte en moi depuis longtemps, je parviendrai à lui donner une forme, si seulement je peux rester assise sans prendre le large.

Je réfléchis longuement au présent. Je me demande quel est celui que je pourrais fixer, en ce temps où tout

est si fugitif. Le mouvement me tente, mais vers quoi? A moins qu'on décide d'écrire un roman d'anticipation, de science-fiction, l'écriture est un regard sur le passé. Au moins en littérature, tous les souvenirs précédant l'instant présent ne font-ils pas l'objet d'une réflexion? Ne s'agit-il pas de mettre au jour un hier qui ruisselle dans l'aujourd'hui? Pour savoir pourquoi je suis ici et maintenant, pour savoir ce que j'ai l'intention de faire ici et maintenant. Aujourd'hui va devenir hier pour couler dans demain. C'est ainsi que la littérature échappe au tarissement. C'est à l'histoire de classer et c'est à la société de définir. Plus on classe, plus se dissimule sous une apparence ordonnée une vérité qui vit au-delà de toute définition. La littérature surgit de la face cachée des classifications et des exégèses. De tout ce qui n'a pas été résolu. Elle permet, me dis-je, de libérer les choses des classements et des définitions et de les faire apparaître autrement, de manière à venir en aide aux pauvres gens qu'elles dissimulaient, à ceux qui vacillent. Il s'agirait donc de réintroduire un désordre. Même si cela revient à classer d'une autre façon. Devrais-je à présent retourner mes propos pour voir leur face cachée?

Je me souviens qu'au bout d'un peu moins d'un mois, nous avons reçu notre premier salaire: 10 000 wons et des poussières. Je me souviens d'être allée au marché avec ma cousine et d'avoir acheté des sous-vêtements que j'ai envoyés à mes parents.

Nous sommes en septembre. Ma cousine et moi manions les tournevis avec habileté. Nous avons même le temps de bavarder en attendant que le numéro 3 enchaîne. Nous sommes devenues de vraies ouvrières. Ma cousine me chuchote à l'oreille:

« Qu'est-ce qu'on a bien fait de ne pas choisir la soudure! »

Moi qui ai seize ans, je ne comprends pas et demande :

« Pourquoi ?

— Regarde la tête du 13. »

Je me dévisse le cou pour regarder le 13 qui est arrivé en même temps que nous du Centre de formation professionnelle. Au bout de trois mois, des vapeurs de plomb s'élèvent de son crâne. Son teint est jaune pâle.

« Je me demande si ce n'est pas du saturnisme. »

Moi qui ai seize ans, je me regarde dans la glace des toilettes. La propriétaire m'a dit que l'eau du robinet m'avait blanchi le visage. La face jaune du 13 vient se superposer à la mienne. Moi aussi, je me dis que ça a été une bonne chose de ne pas avoir été affectée à la soudure.

Après le travail, ma cousine et moi passons par le marché avant de rentrer dans la chambre solitaire où nous préparons le dîner sur le poêle. Un jour, c'est moi, le suivant, c'est elle. Celle qui n'est pas en charge du repas fait la lessive et le ménage. Mon frère ne mange avec nous que le matin. Ma cousine et moi débarrassons la table du petit déjeuner et la dressons à nouveau pour pouvoir manger avant de partir au travail. Mon frère dîne tard quand il rentre des cours du soir où il se rend après son travail à la mairie. Même quand il est très fatigué, il se lave le visage et les pieds dans la petite cuisine, avant d'entrer dans la chambre, puis met à tremper ses chaussettes dans la même eau avant de les accrocher sur une corde. Chaque fois, je lui propose de le faire à sa place, mais il est déjà en train de les savonner en disant : « J'ai l'habitude. » Une

habitude. Laver ses chaussettes tous les soirs, c'est une habitude que mon frère a contractée depuis qu'il vit en ville; refuser un repas sans *kuk*<sup>1</sup>, c'en est une que ma mère lui a donnée à la campagne. Elle servait souvent *tchigae* et *kuk* ensemble. Le premier n'est pas indispensable, mais sans le deuxième, mon frère ne touche pas au repas. Ma cousine et moi préparons toujours du *kuk* pour lui, même quand nous faisons du *tchigae*. Quelquefois, cela ennuie ma cousine: « C'est un véritable accro à la soupe, ton frère! »

La nuit, ma cousine dort du côté de la fenêtre, mon frère près du mur et moi entre les deux. La plupart du temps, elle et moi nous endormons alors qu'il est encore assis devant son bureau; il se couche sans que je ne m'en aperçoive. Des 200 000 wons qu'il gagne, il paie 20 000 pour le loyer et nous donne le reste pour les courses. Nous ne joignons pas les deux bouts même en économisant. Ma cousine et moi apportons aussi notre contribution.

A cause des salaires de misère, la chaîne voit beaucoup de départs et d'arrivées. A peine s'est-on familiarisés avec un visage qu'il s'en va, remplacé par un autre. A chaque nouvel arrivant, le secrétaire général conseille de ne pas se syndiquer, en disant que la cotisation payée au syndicat sert à enrichir sa direction.

La douleur intérieure provoquée par l'expression « salaire de misère ». Salaire de misère, salaire de

---

1. *Kuk* comme *tchigae* constituent la base d'une table coréenne. *Kuk* est une soupe claire qui, servie individuellement, accompagne le riz. *Tchigae* est aussi une soupe ou plutôt un ragoût; ses ingrédients – légumes, poissons ou viandes – sont plus nombreux et son assaisonnement plus fort. Contrairement à *kuk*, *tchigae*, souvent mis au centre de la table, est partagé par toute la tablée.

misère... Le montant de la rémunération que j'ai gardé dans ma mémoire est-il exact?

Lorsqu'elle a appris que j'étais écrivain, la dame de la gargote m'a dit qu'elle aurait seulement deux questions à me poser. Seulement deux questions? Les mots me faisaient peur. Qu'allait-elle me sortir?

« La première... »

La première était à quel niveau se situaient mes livres. A quel niveau? Ne comprenant pas, je lui ai demandé: « Qu'entendez-vous par là? » Elle a penché la tête avant de se lancer dans une explication laborieuse:

« Vous voyez... Une seule fois dans ma vie on m'a offert un livre. C'est un parent qui m'en a fait cadeau. J'ai essayé de le lire, mais je n'ai pas réussi. Je ne comprenais rien. Cela fait quatre ans que je l'ai, mais je ne l'ai toujours pas fini. Je crois que certains livres sont faits pour les gens cultivés. C'est pour cela que je voulais connaître le niveau de vos livres. Si c'étaient des choses que même des gens comme moi pouvaient lire ou bien si c'était d'un niveau plus élevé. J'aimerais bien savoir. »

Elle attendit ma réponse en ne me quittant pas des yeux. Cherchant ce que je pouvais bien lui raconter, j'ai balbutié: « Comment dire, comment dire... » Voyant que je n'y arrivais pas, elle est passée au deuxième point. « L'autre chose... » Je me suis sentie à nouveau tendue, espérant que cette fois je pourrais lui répondre, qu'il s'agirait d'une question facile.

« Vous choisissez d'abord le titre? Ou bien vous écrivez d'abord le livre? »

J'ai poussé un soupir de soulagement. Je lui ai répondu que tantôt j'avais déjà le titre quand je commençais à écrire, tantôt je me cassais la tête pour en



trouver un une fois le texte terminé. Elle a dit en hochant la tête :

« Ah! Ça arrive donc qu'on ne trouve pas tout de suite le titre... J'ai l'impression que les romans sont devenus plus difficiles. Je n'y comprends rien. J'aimerais bien qu'on écrive des choses faciles que même des gens comme moi pourraient comprendre. »

Des choses faciles? Comme elle est difficile à satisfaire, cette exigence!

Yu Ch'aek, chef de l'équipe de préparation, pourra être saisie en plein mouvement dans cette peinture de mœurs. Par touches vigoureuses. Un jour, alors que Mlle Ch'oe de la chaîne C s'apprête à commencer sa journée de travail, on le lui interdit. C'est parce qu'elle est partie la veille sans avoir fait les heures supplémentaires pour terminer une commande. Le responsable de la fabrication exige qu'elle signe une lettre de démission. Yu Ch'aek la défend et affirme qu'il s'agit d'une injustice. Les arguments qu'elle avance : il s'agit d'un travail qui vient s'ajouter aux heures réglementaires, c'est bien pourquoi il est payé en heures supplémentaires ; les employés ont le droit de refuser pour des raisons personnelles. Yu Ch'aek et le chef d'atelier haussent la voix au sujet de Mlle Ch'oe. Il lui lance des injures :

« D'où tu sors, connasse? On est dans l'atelier et pour tout ce qui se passe ici, c'est moi qui décide. Tu es qui, toi, pour me donner des ordres? »

Yu Ch'aek elle aussi hausse le ton : « Est-ce qu'on est des machines? Pourquoi nous traitez-vous si mal? Mlle Ch'oe est partie hier parce qu'elle saignait du nez à cause des heures supplémentaires qu'elle a faites cinq jours de suite et vous l'obligez à démissionner. C'est dingue! » Elle continue à crier.

« Le syndicat a été créé pour faire respecter nos droits tels qu'ils sont définis dans le code du travail. On va officialiser son existence, même si vous voulez nous en empêcher. »

Tandis que Yu Ch'aeok et le chef d'atelier s'affrontent en se menaçant du doigt, Mlle Ch'oe fond en larmes. Le secrétaire général accourt et hurle à l'adresse de Yu : « Quelle ingrate, cette garce ! » Elle le toise.

« Je ne te dois rien ! »

Mlle Yi, de l'équipe de préparation, nous contacte, ma cousine et moi. Elle est petite, très petite, et elle a des cheveux très courts. Elle marche toujours à petits pas rapides. Cette façon de se déplacer attire le regard. On a toujours l'impression qu'elle a un message important à transmettre et c'est pour cela que les gens suspendent ce qu'ils sont en train de faire lorsqu'ils la voient arriver. Même quand elle se rend aux toilettes. Avec un sourire aimable, elle nous tend des feuilles :

« Ce sont des formulaires d'adhésion au syndicat. »

Moi qui ai seize ans prends le papier qu'elle me tend.

« Nous avons déjà deux cent vingt-sept inscrits. »

Elle poursuit :

« La direction nous parle toujours de déficit, mais c'est une société qui exporte beaucoup. Nous devons unir nos efforts pour défendre nos droits. Il faut obtenir une augmentation du salaire journalier et une rémunération lors des arrêts de travail en période de menstruation, ce qui n'est pas le cas pour le moment. Le code du travail nous y donne pourtant droit. Quand vous arrivez avec une minute de retard, votre carte de pointage indique « retard » et on retranche une heure de votre salaire du jour. Après tous ces prélèvements, il ne nous reste plus grand-chose. C'est parce que nous ne disons rien et que nous nous laissons faire. »

Comme nous gardons le silence, Mlle Yi poursuit :  
« Le syndicat nous défend. Yu Ch'aeok ne se donne pas tout ce mal pour elle-même. Il faut la force d'une organisation. Nous devons faire partie du syndicat et aider Yu Ch'aeok. »

Ma cousine parle à mon frère de Yu Ch'aeok et de Mlle Yi pendant qu'il prend son dîner tardif. C'est par un soupir qu'il lui répond.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On adhère ou pas ? »

Il demande comment est le climat à la direction.

« Ils sont dans tous leurs états ! Ils nous menacent de licenciement en cas d'adhésion. »

Mon frère se contente de regarder le formulaire.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Longtemps après, il déclare :

« Vous devez aller au lycée ; vous n'avez pas intérêt à être mal vues de la direction. »

Le lendemain, l'atmosphère de l'usine est agitée. Les gens chuchotent entre eux.

« Il paraît que Yu Ch'aeok a été convoquée devant le PDG.

— Pourquoi ?

— Il lui aurait dit qu'il connaissait plein de monde au ministère du Travail, à la mairie, au Service de sécurité nationale, à l'inspection du travail et à la Direction générale de la sûreté nationale. Et qu'on pouvait faire des pieds et des mains, on n'arriverait jamais à créer une section syndicale et qu'il valait mieux y renoncer.

— Alors ?

— Comme elle ne céda pas, il lui a balancé un cendrier en hurlant que le syndicat ne pouvait pas exister sans l'entreprise et que si elle persistait à vouloir créer une section syndicale, il allait fermer la boutique. »

Mlle Yi s'approche de moi et de ma cousine à petits pas rapides.

« Vous avez réfléchi ? »

Nous restons muettes.

« La plupart des travailleuses de la chaîne A ont rempli le formulaire d'adhésion. Vous allez être les seules à ne pas le faire ? »

— ...

— La date officielle d'entrée en fonctions de la section syndicale a été communiquée à la direction. C'est à cause de gens comme vous qu'elle se comporte de cette façon. Nous devons tous agir dans le même sens. C'est comme ça que nous pourrons faire cette inauguration comme il faut, dans la cour de l'entreprise, et accrocher une plaque à l'entrée. »

Elle s'en va en nous disant d'y penser encore un peu et c'est au tour du chef d'équipe de venir nous parler :

« Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? »

J'ai le cœur qui bat fort comme si j'avais commis une faute. Ma cousine marmonne de façon à peine audible qu'elle n'a rien dit. Alors qu'elle insiste : « Je vous jure, elle n'a rien dit », il la fixe d'un air dubitatif.

« Elle vient de vous parler et tu prétends qu'elle n'a rien dit ? »

Ma cousine bredouille :

« C'était juste pour demander si le travail n'était pas trop dur... »

— Et quand bien même ce serait trop dur, qu'est-ce qu'elle pourrait faire pour que ça ne le soit pas ? C'est elle qui va vous payer ? »

Le chef d'équipe profère une menace explicite :

« Sa section syndicale ? Dis-lui que c'est n'importe quoi ! Elle ne verra jamais le jour. Le directeur a déjà prévenu plusieurs institutions. Yu Ch'aek peut s'agiter,

elle n'arrivera à rien. Vous n'avez pas intérêt à en rêver, de votre adhésion, si vous ne voulez pas être mal vues de la direction ! Le patron a annoncé que les syndiqués seraient exclus de toute augmentation. »

Il s'en va, Mlle Yi revient ; quand elle nous laisse, il prend la suite. Ce harcèlement dure une bonne partie de la matinée. Pendant le déjeuner, ma cousine me chuchote à l'oreille :

« Je pense que je vais adhérer au syndicat. Et toi ? »

Je la regarde.

« Je fais comme toi.

— Mais tu dois aller au lycée !

— Toi aussi !

— Je n'irai pas. »

Moi qui ai seize ans, je remplis le formulaire en même temps qu'elle. Elle apporte les deux à Mlle Yi. Puis « *hyu!* » Elle pousse un soupir.

Quelques jours se sont écoulés à flemmarder en oubliant l'écriture. Mon cœur me fait saigner comme s'il avait été égratigné avec un tesson. Viendrai-je à bout de ce texte ? J'ai un doute. Comment vivent-ils à présent, Yu Ch'aeok, Mlle Yi, le chef d'équipe, le secrétaire général... ? Nous étions un millier dans cette société ; je suppose que certains d'entre eux ne sont plus de ce monde.

Depuis que je suis ici, je ne fais qu'un vrai repas par jour. Je suis allée voir la mer ; ensuite, je suis entrée dans le restaurant qui se trouve à proximité et j'ai commandé une bouillie aux ormeaux. J'en avais avalé la moitié, quand un homme d'une soixantaine d'années, vêtu de modestes habits, a fait son apparition. Il s'est renseigné pour savoir si le *yukgaejang* était fait avec du porc ou du bœuf. Comme la patronne lui a répondu

que c'était du bœuf, il a commandé cette soupe épiciée. Quand il a été servi, l'homme a sorti une bouteille de *soju* de sa poche intérieure. Sentant le regard de la patronne posé sur lui, il lui a demandé : « Vous permettez que je boive un coup ? » Elle lui a rétorqué : « Nous vendons de l'alcool ici et vous en avez apporté ? » Il s'est justifié : « J'avais peur qu'il n'y en ait pas. » Elle a grogné : « Ça existe, un restaurant sans *soju* ? »

Était-ce un pêcheur ?

Malgré cet incident, l'homme a discuté avec la patronne à propos d'un bateau qui avait autrefois navigué devant l'île de Cheju, avant la mise en place de l'actuelle navette, sans doute avant ma naissance. Il était dans un triste état et par conséquent dangereux : il avait tendance à se retourner les jours de grand vent comme aujourd'hui, et avait fait beaucoup de victimes. Ils n'ont cessé de parler de ce bateau miteux et meurtrier, oubliant qu'ils étaient dans un restaurant, oubliant complètement la nouvelle navette qui voguait à ce moment même quelque part en mer. Ils étaient si accaparés par leur conversation à propos de ce rafiot aujourd'hui disparu que, bien qu'étant assise à quelques tables d'eux, j'avais l'impression qu'ils se trouvaient sur une île lointaine et inaccessible.

Brusquement, le parallèle s'est établi dans mon esprit : la chambre solitaire n'était-elle pas devenue une île lointaine et inaccessible ?

Assise dans un restaurant étranger, prenant un repas étranger, écoutant une conversation étrangère entre des étrangers, je me suis dit qu'il était temps de rentrer. Que j'avais envie de retourner chez moi. Que

fuir ne résoudrait rien. Que je ne devais pas considérer le temps de la chambre solitaire comme extérieur à ma vie.

La section syndicale a été inaugurée... et il n'y a plus un seul jour tranquille dans l'entreprise. La direction fait alterner la promesse de nous accorder ce que nous voulons à condition que nous renoncions au syndicat et les pires menaces au cas où nous aurions l'intention de persévérer. Elle propose à Yu Ch'aeok le poste de sous-chef d'atelier à condition qu'elle renonce à ses fonctions de déléguée syndicale. Elle lui propose même de l'aider à ouvrir une boutique à l'intérieur des locaux.

Nous observons toutes Yu Ch'aeok.

A présent, même ma cousine et moi avons peur que Yu ne retourne sa veste. Yu Ch'aeok. Malgré les injures et les mesures d'intimidation qu'elle subit, loin de céder aux alléchantes propositions de la direction, elle obtient de la mairie le certificat de déclaration de création d'une section syndicale au sein de la société d'électroménager Tongnam. La direction l'accuse désormais d'ambitionner un titre et exige qu'elle laisse la place de délégué au chef ou au sous-chef de production. Le syndicat réplique en proposant la création d'un organe de concertation bipartite, mais la direction refuse. Les mains derrière le dos, le contremaître déambule dans l'usine et interroge les gens :

« Il paraît que vous aussi vous avez adhéré au syndicat? »

Puis il ordonne d'un ton froid d'accélérer la cadence de travail. « Mais vous vous êtes un peu regardés? » ironise-t-il. Un jour, le syndicat organise une campagne pour améliorer la quantité et la qualité des produits. Yu Ch'aeok distribue à tous les membres des

morceaux de ruban sur lesquels il est marqué: « Pour une meilleure production » et qu'elle nous conseille d'épingler sur nos vêtements. Pour avoir arboré le sien, ma cousine se fait gifler par le secrétaire général.

« Mais pourquoi est-ce qu'il me gifle? »

En se frottant la joue, ma cousine lance un regard hébété sur le dos de son bourreau. Tous ceux qui portent le ruban subissent toute la journée insultes et coups de pied. Pour y échapper, j'enlève rapidement le mien et je le garde au creux de ma main. Les cadres du syndicat insistent pour qu'on continue à le porter, disant que si on l'enlève, cela veut dire qu'on capitule devant la direction. Mais le lendemain, il n'y a plus qu'eux pour le faire. Mais même sans ruban, nous ne sommes plus des individus isolés. Ou les opprimés sont solidaires les uns des autres, ou ils ont peur.

C'est le jour de l'exercice de la défense civile. Les syndiqués figurent sur la liste où sont inscrits les noms de ceux qui ont somnolé pendant cette manœuvre, que le responsable de la fabrication tient dans sa main. Il exige qu'ils signent une lettre de démission. Une lettre de démission pour avoir somnolé pendant l'exercice de la défense civile? Comme ils refusent, il les mute dans d'autres départements pour les disperser.

La cotisation syndicale de trois cents wons est à l'origine d'un incident. Le syndicat demande en vain à la direction de pouvoir prélever systématiquement les cotisations lors du paiement des salaires. Le jour de la paie, les cadres syndicaux tentent de les collecter, mais les cols blancs de la direction les en empêchent. La scène tourne finalement à la bagarre. Une personne de la direction doit être hospitalisée. Le secrétaire général essaie à nouveau de tenter Yu Ch'aeok pour qu'elle laisse tomber le syndicat. Face à son refus, il s'écrie :



« Alors, dès cette minute même, tu es virée! »

La dispute qui éclate entre Yu Ch'aeok qui proteste et lui, se généralise pour dégénérer en nouvelle bagarre. Le secrétaire général, dans la confusion qui en résulte, est pris au collet par quelqu'un et prétend avoir été victime de violences de la part de Yu Ch'aeok et des syndicalistes. Il se fait hospitaliser. Le directeur adjoint intervient. Il dit à Yu qu'il peut annuler le licenciement et même la promouvoir si elle renonce à ses fonctions au sein du syndicat. Fin de non-recevoir de l'intéressée qui voit sa mise à pied confirmée ainsi que celle d'une cinquantaine de syndicalistes, avec pour motif l'hospitalisation de quelques représentants de la direction.

Moi qui ai seize ans, j'écris à Ch'ang. Je lui explique qu'aujourd'hui la direction a interrompu le travail pour annoncer la création d'un autre syndicat qui lui est proche et distribuer des formulaires d'adhésion. *Mais seules quelques personnes l'ont rempli. Les autres ont été insultés. On nous a dit que nous allions le regretter, que l'adhésion donnait droit à cent wons de plus par jour.* Moi qui ai seize ans, je parle à Ch'ang de Yu Ch'aeok en lui donnant des détails. Combien elle est courageuse, combien nous croyons en elle. *Je lui fais confiance, écris-je, autant qu'à mon frère aîné. Mais je crains qu'elle ait perdu face à la direction.*

Néanmoins, le syndicat, bien que privé de Yu Ch'aeok, organise un rassemblement auquel il fait venir des personnalités de différents milieux. Il annonce la création d'une commission pour résoudre les problèmes du syndicat dans la société d'électroménager Tongnam, commission soutenue par la fédération nationale des syndicats du secteur métallurgique. Une requête est envoyée à différents organismes. Elle comporte quatre revendications :

1. Réintégration de la déléguée syndicale injustement licenciée.

2. Réintégration des membres du syndicat massivement révoqués qui ne doivent plus par ailleurs rencontrer d'obstacle à leurs légitimes activités de syndicalistes.

3. Réintégration dans leur poste des employés mutés pour avoir adhéré au syndicat.

4. Reconnaissance immédiate de la section syndicale et garanties quant à sa liberté d'action.

Mlle Yi revient vers nous pour obtenir nos signatures. La pétition que la plupart des employés de la fabrication ont signée mentionne les exigences suivantes : augmentation salariale de cinquante pour cent, collecte pour aider les personnes licenciées, fin des persécutions qui frappent les employés, congés payés les jours légalement fériés, les jours de fermeture légaux, des vacances annuelles, suppression des discriminations entre cols blancs et cols bleus. Après le dépôt de la pétition, nous entamons une grève des heures supplémentaires. La direction, qui jusque-là n'a jamais reconnu le syndicat, tente d'apaiser la situation qui commence à être connue à l'extérieur, en proposant au cours de négociations une augmentation du salaire minimum journalier porté à 830 wons. Elle accepte que le syndicat accroche une plaque, elle promet de payer un bonus dans l'année, de fournir au syndicat un local où deux personnes travailleront à plein temps et d'appliquer la décision à venir de la Commission du travail quant à la réintégration de la déléguée syndicale licenciée.

Mais ma cousine et moi ne reverrons plus Yu Ch'aek. Elle n'est pas réintégrée.

Sur le panneau de l'entreprise où étaient affichés les noms des personnes licenciées apparaît l'annonce d'un recrutement d'élèves pour la classe spéciale du corps industriel. Les candidats doivent, précise-t-on, retirer le formulaire aux services centraux et le remettre, une fois rempli, à l'administration de chaque département. Ma cousine va chercher un formulaire pour moi. Mon frère aîné lui dit de déposer un dossier pour elle-même. Elle lui répond qu'elle ne veut pas.

« Mais pourquoi ? »

Ma cousine ne dit rien.

« Je t'ai demandé pourquoi tu ne voulais pas.

— Je suis trop vieille pour aller au lycée.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf.

— Ce n'est pas si vieux que ça !

— Mais si ! Tous mes copains ont terminé leurs études. »

Mon frère la regarde en silence. Intimidée, elle semble moins sûre d'elle.

« Tu vas travailler à l'usine le restant de ta vie ? »

Elle continue à se taire.

« Ça te plaît qu'on te traite de prolo ? »

Elle serre encore plus fort les lèvres.

« Si tu ne vas pas au lycée, tu ne pourras pas échapper à cette existence-là. »

Cela ne délie pas la langue de ma cousine.

« Ça ne te fait rien ? »

Elle baisse la tête.

« Hein ? »

Devant l'insistance de mon frère, elle finit par répondre péniblement :

« Mais c'est comme ça que tout le monde vit !

— Comment ça, c'est comme ça que tout le monde vit ? Il n'y a que vous qui viviez comme ça ! Les

autres vont au lycée, à l'université, ils font ce qu'ils ont envie de faire! C'est comme ça que tout le monde vit! »

Mon frère s'emporte et ma cousine est sur le point de fondre en larmes. Mais il ne baisse pas le ton :

« Tu veux vraiment rester comme ça jusqu'à la fin de ta vie ? »

— Je n'ai pas dit jusqu'à la fin! Je vais gagner des sous, m'acheter un appareil photo, me marier... »

Mon frère se met à rire et adoucit sa voix :

« Un appareil photo? Pour quoi faire? »

Alors que jusque-là je n'ai fait que les observer, c'est moi qui réponds :

« Elle veut devenir photographe. »

Mon frère lâche : « Tu as des rêves ambitieux », mais trouvant sans doute son commentaire un peu dur, il enchaîne : « C'est la même chose pour le mariage. Si tu travailles à l'usine, tu ne rencontreras que des gens de ce milieu-là. Dans notre pays, si on veut être respecté, il faut faire des études », affirme-t-il. Ma cousine ne changeant toujours pas d'avis, il hausse à nouveau le ton :

« Alors pourquoi es-tu venue jusqu'ici? Tu n'avais qu'à aller travailler dans une usine à côté de chez toi! Si tu ne veux pas aller au lycée, fais tes bagages et retourne à la campagne! »

La mine boudeuse, ma cousine finit par se rendre aux services centraux pour retirer un dossier; elle m'interroge tout en le remplissant :

« Et toi, pourquoi veux-tu aller au lycée? »

Sa question me laisse perplexe, moi qui ai seize ans. J'ai toujours pensé qu'il le fallait. C'est la première fois qu'on me demande de le justifier. Au lieu de lui expliquer pourquoi il me faut aller au lycée, je lui dis que ce serait bien que nous y allions ensemble. D'autant que c'est l'entreprise qui paie les frais d'inscription des heureux élus. Ma cousine ricane :

« Tu crois qu'ils font ça parce qu'ils nous aiment bien? C'est parce que, comme ça, ils bénéficient d'une réduction d'impôt. Si on va au lycée, on ne pourra plus faire d'heures supplémentaires; il faudra même partir une heure avant la fin du travail. Tu crois qu'ils vont t'en faire cadeau? Quand aurai-je assez d'argent pour m'acheter un appareil photo? »

Cependant, maintenant que sous la pression de mon frère elle a remis le dossier, elle est plus excitée que moi. Seuls quinze candidats sur cent soixante iront au lycée. Une autre affiche nous annonce que sera prise en compte l'ancienneté dans l'entreprise, mais aussi que ces quinze-là seront désignés suite à un test qui sera supervisé par le délégué syndical.

Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à comprendre. Pourquoi à l'époque la direction a-t-elle décidé de confier au syndicat le choix des futurs élèves des classes spéciales? Était-ce de sa part un geste de conciliation montrant qu'elle était prête à bien des concessions pourvu que Yu Ch'aeok ne revienne pas?

Ma cousine qui au début ne voulait pas aller au lycée semble dépitée à la vue de l'affiche annonçant que vu le grand nombre de candidats, l'ancienneté serait prise en compte et précisant par ailleurs la date du test :

« Comment on va faire? Ça ne fait même pas six mois qu'on est là!

— Il suffit d'avoir une bonne note au test. »

Son visage s'assombrit. Elle ne s'en sent pas tellement capable, s'inquiète-t-elle. « Comment on va faire? » Mais je n'ai pas de solution à lui proposer. J'ai dit qu'il suffisait d'avoir une bonne note au test, mais je n'ai même pas les moyens de le préparer. Je n'ai pas de livres pour étudier.

« Et si on échoue ?

— On n'échouera pas.

— Cela fait déjà trois ans que j'ai quitté le collège, moi. Pas comme toi ! »

J'essaie de la calmer.

« Les autres n'ont pas fait d'études depuis cinq ou six ans. Nous sommes les plus jeunes. Il y en a plein qui ont vingt-quatre ou vingt-cinq ans. »

Mais mes propos ne la rassurent pas. Elle murmure : « Et puis, quelle honte, si on rate ! » Après avoir réfléchi, elle me propose d'écrire une lettre :

« A qui ?

— Au délégué syndical. »

Au délégué syndical ? Depuis le départ de Yu Ch'aek, le syndicat dispose d'un bureau sur la terrasse, à côté de la cantine, et le nouveau délégué y tient sa permanence.

« Pour lui dire quoi ?

— On va lui dire qu'on veut vraiment aller au lycée.

— Mais c'est pareil pour les autres !

— Les autres, c'est les autres, nous, c'est nous ! Comme ça, si on a les mêmes notes que les autres, c'est nous qu'il choisira. »

Cela paraît possible. Cette idée dont elle est fière réussit à tirer ma cousine de sa morosité ; ses yeux brillent.

« C'est toi qui l'écris ! Tu m'as dit que tu voulais devenir écrivain.

— Chacune va écrire la sienne. Une lettre pour deux, ça ne se fait pas.

— Ça n'a pas d'importance. Tu n'as qu'à l'écrire et on la signera toutes les deux. »

La veille du test, je m'assieds devant le bureau de mon frère et j'écris pour expliquer à quel point nous désirons aller au lycée. Au début, je ne sais pas quoi

dire, mais la lettre finit par s'allonger. Je dis que notre rêve est de porter l'uniforme du lycée, que je voudrais être écrivain, ma cousine photographe. J'ajoute que s'il nous permet d'aller au lycée, nous lui serons reconnaissantes toute notre vie. Je date la lettre, mets nos deux noms et l'introduis dans une enveloppe. C'est ma cousine qui doit la porter le lendemain matin sur le bureau du délégué.

Mon frère rentre le soir avec des bâtons de sucre d'orge recouverts de poudre blanche.

« Ça va vous porter chance. »

Le sucre d'orge de mon frère est délicieux. Nous rions en nous regardant l'une l'autre; nous nous essuyons mutuellement la poudre blanche qui macule nos joues. Il nous dit de nous laver les dents et de nous coucher. Mais nous n'arrivons pas à nous endormir et nous nous retournons sans arrêt en écoutant la respiration de mon frère fatigué. Il faut se rendre sur le lieu du travail une heure plus tôt que d'habitude pour passer le test. Nous, encore plus tôt que les autres: nous devons porter la lettre au bureau du délégué. Pendant le test, ce dernier me regarde. Lançant un coup d'œil au nom écrit sur ma feuille, il sourit. Il me demande où est ma cousine, qu'il appelle par son nom. Je la lui montre, assise plus loin. Il me tape sur l'épaule avant de partir. Les noms des personnes qui ont été choisies sont affichés à la cantine. Je suis la première, ma cousine la deuxième. Nous nous rendons au bureau du syndicat pour récupérer les résultats. Nous remercions le délégué, mais il nous dit: « Il n'y a pas de quoi. Vous avez eu les meilleures notes. Au fait, j'ai bien lu la lettre. »

Un jour, moi qui ai seize ans, je suis convoquée par le délégué syndical. Assis derrière son bureau, en blouse grise, il me regarde entrer et me dit d'approcher.

« Pourquoi votre dossier d'inscription au lycée ne dit-il pas la même chose que votre contrat ? »

Moi qui ai seize ans, je ne sais pas quoi répondre, j'hésite.

« Je vous écoute, expliquez-moi. »

Il a une voix douce.

« C'est que... »

Je lui explique en bafouillant que j'ai seize ans et non dix-huit, que Yi Yônmi n'est pas mon vrai nom.

« Seize ans ? »

Il répète ces mots, incrédule, et son regard m'estime de la tête aux pieds. J'ai beaucoup grandi jusqu'à l'âge de quatorze ans où j'avais déjà atteint ma taille actuelle.

« Alors qui est Yi Yônmi ? »

Je n'en sais rien. Il fallait avoir au minimum dix-huit ans pour se faire embaucher à la société d'électroménager Tongnam et comme je n'en avais que seize, mon frère m'a trouvé de faux papiers. Lui devait savoir qui était Yi Yônmi. Mais je me suis contentée de prendre le document qu'il m'a préparé sans poser de question. Au bout d'un long silence, le délégué reprend la parole :

« Je ne pense pas qu'à présent, cela pose problème car il manque de la main-d'œuvre. En plus, cela fait déjà quelques mois que vous êtes là. Cela dit, vous ne pouvez pas aller au lycée sous un faux nom ; apportez-moi donc vos vrais papiers. »

En dépit de son amabilité, j'ai l'impression de subir un interrogatoire. Comprenant mon état d'esprit, il me dit de bien travailler quand j'irai aux cours. Ajoutant qu'il y a un temps pour les études. Grâce à lui, je retrouve mon vrai nom au travail. L'enveloppe contenant le salaire ne parle plus de Yi Yônmi, une personne que je ne connais même pas, mais indique mon véritable



patronyme. Depuis, il n'arrive plus qu'on m'appelle « Mademoiselle Yi Yônmi! », ni que je mette du temps pour comprendre que c'est moi qu'on appelle, ni que je réponde tardivement : « Oui, oui! »

Les gens m'appellent à présent par le nom dont je suis la propriétaire de seize ans.

Le délégué syndical. J'aurais bien aimé écrire au moins une fois son nom de ma main, si seulement je ne l'avais pas oublié. Son nom s'est effacé de ma mémoire, mais pas son image. De petite taille, la voix douce et les mains calleuses.

Il se déplaçait à bicyclette. Il passait par le chemin que ma cousine et moi emprunions pour retourner à la chambre solitaire et quand il nous apercevait, il descendait de son vélo pour marcher avec nous. Quelquefois, il nous invitait dans l'appartement qu'il louait dans une maison à étage près du marché et où il vivait avec sa femme et son fils de trois ans; il nous offrait des fruits ou du thé au coing bien chaud. Très rarement, il nous faisait monter sur sa bicyclette, ma cousine devant lui et moi derrière, pour que nous rentrions plus vite à la chambre solitaire. On me tapait sur l'épaule pendant le travail et quand je me retournais, c'était souvent lui; il avançait machinalement sa main comme pour masser mes paupières lasses, avant de la retirer.

C'était un homme chaleureux, mais je l'ai trahi.

En hiver, mon troisième grand frère qui a échoué à l'examen d'entrée à l'université monte à Séoul pour une session de rattrapage. Il me regarde, adossé au mur de la chambre où nous vivons à trois, et il semble

morose. Mon frère aîné lui demande de faire comme lui : de déposer un dossier d'inscription à des cours du soir dans une université et de passer un concours pour être fonctionnaire. Son cadet, qui a le crâne rasé des lycéens, reste silencieux. Après son examen, il repart immédiatement pour la campagne. Il n'a pas répondu à son aîné, mais son nom figure parmi ceux qui ont été acceptés à des cours du soir de droit. Quand il revient pour passer le contrôle médical, il est toujours aussi peu souriant. A la table du dîner, il ne mange pas et se plaint, comme si c'était la faute de son aîné, qu'il faille dormir à quatre dans cette chambre.

« Je vais dormir dans la mansarde. »

C'est ma cousine qui le propose et je l'imite :

« Moi aussi. »

Mon frère aîné nous répond que ce n'est pas la peine. Il louera aussi la chambre voisine dès qu'elle sera libre. Cependant, ma cousine et moi le savons : il n'est pas possible de louer deux chambres avec nos revenus. Au printemps, si nous intégrons le lycée, nous ne pourrions même plus faire d'heures supplémentaires et nos salaires baisseront. Notre proposition de dormir dans la mansarde aggrave la colère de mon troisième frère qui fixe son aîné dans les yeux. Mon cœur bat fort. Même si on ne nous a jamais donné de consigne à ce sujet, aucun d'entre nous n'a jusqu'à ce jour osé regarder ainsi notre aîné. Non, vraiment, personne ne nous l'a imposé, mais nous avons grandi en respectant cette règle. Même mon deuxième frère qui n'a que trois ans de moins que lui ne l'a jamais défié. C'était déjà comme ça quand nous étions petits ; c'était vrai à cette époque-là et c'est vrai aujourd'hui. C'est à cause de sa personnalité : ce n'est pas un bagarreur, ni un fonceur, mais il a quelque chose qui nous empêche de faire l'enfant devant lui ou de lui chercher querelle. Il est très

comme il faut, on pourrait même dire un peu trop. Tout petit, il était déjà obéissant envers ses parents, poli avec les gens et toujours en train d'étudier; par-dessus le marché, il avait une allure soignée et sympathique. Quand nos parents nous disaient: « Suis l'exemple de ton grand frère! », nous étions agacés, mais nous n'avions aucune objection à opposer. C'était quelqu'un qui faisait toujours de son mieux. Dans ses études, mais aussi dans le respect pour son père et sa mère et dans son affection pour ses frères et sœurs, il a toujours fait tout ce qu'il pouvait, compte tenu de sa situation.

C'est à cet homme-là que mon troisième frère lance un regard direct.

L'aîné reçoit ce coup d'œil dépourvu d'ambiguïté et lui dit: « Mange! » Puis il ajoute: « Ta sœur ira au lycée tout en travaillant à l'usine. Elle veut devenir écrivain. » L'autre baisse enfin les yeux et prend sa cuillère. La mélancolie assombrit son visage. On débarasse la table en silence. Après avoir fait la vaisselle, je n'ose pas retourner dans la chambre et monte sur la terrasse où je trouve mon troisième frère. Il est en train de fixer les rangées de cheminées d'usine. C'est un orgueilleux. Il n'a jamais su perdre. On peut dire aussi qu'il avait de nombreux talents. A la campagne, il était redouté de la plupart des enfants: il était très sportif, il savait s'imposer par le verbe, il connaissait plein d'histoires grâce aux nombreux livres qu'il lisait. Partout où il se trouvait, il était le leader. Mais il a échoué au concours d'entrée à l'université et s'apprête à suivre des cours du soir. Je suis sur le point de redescendre pour ne pas le déranger dans sa rêverie quand il m'appelle. Je m'approche de lui et il me caresse la tête.

« C'est vrai, ce qu'il a dit ?

— De quoi tu parles ?

— Que tu veux devenir écrivain ? »

Comme c'est lui et non quelqu'un d'autre qui me pose la question, je perds mon assurance. Celui qui doit devenir écrivain, c'est lui, pas moi. C'était lui qui dévorait des livres ; moi je ne lisais que par-dessus son épaule. Tous les écrivains que je connais, je les connais grâce à lui ; tous les livres que j'ai lus, c'est lui qui me les a fait découvrir. Il ne faisait pas que lire ; c'était un élève aussi brillant que son aîné, mais il était plus extraverti et avait beaucoup d'amis. Il remportait les marathons, jouait du tambour dans l'orchestre de l'établissement scolaire qu'il représentait par ailleurs dans les tournois de hand-ball ; il était toujours le délégué des élèves. La différence, c'est qu'il n'avait pas le comportement exemplaire de son aîné. C'était un vrai gamin qui faisait les quatre cents coups. Mon père qui ne nous battait jamais a dû se résigner au martinet pour lui. Il sortait de chez l'épicier en emportant une caisse de nouilles instantanées, volait des poulets chez les voisins. Mais à la moindre occasion, il écrivait et gommait sans se lasser dans ses cahiers couverts de menus caractères dont l'ensemble faisait penser au brouillard. Pourquoi un garçon aussi bourré d'ambition littéraire a-t-il choisi le droit et non des études allant dans ce sens ? Voilà les raisons pour lesquelles je n'ose pas lui dire, à lui, que je veux devenir écrivain.

« Comme tu es quelqu'un de très calme... »

Comme je ne dis rien, c'est lui qui brise le silence.

« Tu y arriveras. Fais-le aussi pour moi. »

Il conclut :

« Je vais devenir magistrat pour mettre notre famille debout. »

Un dimanche, ma cousine et moi nous rendons chez un couturier qui se trouve près de notre futur lycée pour nous faire faire des uniformes. Ma cousine a une taille de guêpe. Elle me surprend à la lorgner. Elle me regarde de travers et je me sens embarrassée, mais bientôt, nous rions à gorge déployée. Pour fêter l'événement, en tant qu'aînée, elle m'emmène, sur le chemin de retour, au marché du quartier Karibong-dong et m'offre des nouilles instantanées dans lesquelles on a ajouté beaucoup de pâte de riz. Moi qui voulais tant aller au lycée, je reste de marbre, alors que ma cousine qui n'y tenait pas est tout excitée après avoir fait faire son uniforme ; ses joues sont rouges tandis qu'elle boit bruyamment la soupe. Elle déclare :

« Après la cérémonie d'entrée, nous irons à la campagne. En uniforme. »

Comme je ne dis rien, elle me fait : « Hein ? »  
Devant son insistance, je finis par lui dire que c'est d'accord. Mais en aurons-nous le temps ?

J'ai dix-sept ans maintenant, ma cousine vingt. Ainsi commence le mois de janvier de l'année 1979<sup>1</sup>, marqué par une certaine agitation. Mon grand frère termine ses études universitaires et mon troisième frère entame les siennes. Sur les conseils de son aîné, ce dernier passe avec succès le concours qui fera de lui un fonctionnaire, mais tout tombe à l'eau vu qu'il ne se rend pas au contrôle médical. En revanche, il promet qu'il va étudier dur, obtenir une bourse et réussir le concours de la magistrature. Il le promet à son aîné qui doit partir très prochainement pour le service militaire et qui semble las lorsqu'il s'adresse à lui :

---

1. Selon la coutume coréenne, un nouveau-né a déjà un an ; il en a deux au nouvel an suivant et non à sa date d'anniversaire.

« Je serai bientôt appelé pour la défense civile<sup>1</sup>. Je ne pourrai plus payer le loyer. Je te demande de te débrouiller tout seul, ne serait-ce que jusqu'à ce que je termine mon service. Ce ne sera pas long. »

Le syndicat et la direction qui semblaient bien s'entendre s'éloignent l'un de l'autre au début de la nouvelle année. Mlle Yi déclare :

« Regarde la télévision! La publicité de notre boîte, c'est quelque chose! »

Mais nous n'avons pas de téléviseur, pas même une radio. Un dimanche, chez un épicier où nous sommes allées acheter de la lessive, ma cousine me tire le bras : « La voilà! » Le petit écran de l'épicier montre une jolie femme aux cheveux longs portant un blouson de cuir; des écouteurs sur les oreilles, elle répète avec entrain une chanson occidentale qu'elle est en train d'écouter. Puis elle sourit en disant : « Hi-fi Tongnam, hi-fi Tongnam! » « Hi-fi Tongnam » revient en écho et on voit à présent un de ces superbes appareils hi-fi que nous avons fabriqués en fixant des vis et en soudant. Plus tard, tout en ouvrant la boîte de lessive, ma cousine me dit : « Tu sais, la chanson de tout à l'heure... »

— Quelle chanson?

— Celle que chantait la fille dans la publicité de nos produits. »

Nous avons l'habitude de dire « produit » à la place de « hi-fi ».

« Qu'est-ce qu'elle a, cette chanson ? »

— C'est la chanson de Smokie, *What Can I Do*.

---

1. En Corée du Sud, le service militaire normal dure 30 mois. Certains hommes qui présentent une excuse valable sont dispensés de la vie à la caserne et appelés pour travailler dans des établissements militaires ou civils pour une durée moins longue, environ 18 mois, comme c'est le cas du grand frère ici.

— Smokie?

— C'est un groupe que j'adore. Il y a aussi une chanson qui s'appelle *Living Next Door to Alice*. C'est vraiment triste. C'est l'histoire d'un type qui pendant vingt-quatre ans aime secrètement sa voisine qui s'appelle Alice. Il ne fait que la regarder sans oser lui avouer son amour jusqu'au jour où une magnifique limousine vient la lui prendre. »

Ma cousine pose la lessive par terre et imite la femme qui criait « Hi-fi Tongnam » dans la publicité télévisée. *What Can I Do!*

La paie a du retard. Une première fois de deux jours, le mois suivant de cinq, le mois suivant de dix. La direction donne comme prétexte une baisse de production. Mlle Yi s'emporte.

« Une baisse de production? Vous y croyez, vous? »

Nous n'y croyons pas. Chaque matin, le sous-chef d'atelier aligne devant lui les employés pour leur annoncer l'objectif de la journée qui augmente jour après jour. Pour qu'il soit atteint, le tapis de la chaîne défile de plus en plus vite; les pauses du matin et de l'après-midi ont été réduites de dix à cinq minutes. Devenue experte, je manie à présent avec rapidité le tournevis électrique. Et on me parle d'une baisse de production!

« La vérité, c'est que la direction est en train de construire une filiale. C'est pour cela qu'ils tardent à nous payer. Une filiale n'est pas une mauvaise chose en soi, mais pourquoi faut-il retarder pour autant la paie? »

Personne n'est capable d'expliquer pourquoi. Ce que tout le monde sait par contre, c'est que ce retard engendre la panique dans l'organisation de notre quotidien. Notre salaire est le gage de notre survie. S'il arrive en retard, le loyer est payé en retard, nous ne

pouvons pas envoyer d'argent à la campagne, nous ne pouvons pas mettre de côté de l'argent comme nous le faisons tous les mois. C'est tout ce que nous savons.

Le syndicat parle d'une éventuelle grève des heures supplémentaires.

Mlle Myông des services centraux. C'est la personne que ma cousine admire le plus dans l'entreprise. Elle ne soude pas, ne manipule pas un tournevis, mais arpente les locaux à vive allure avec des documents sous le bras ou bien contrôle nos cartes de pointage. Les clés du dépôt des denrées alimentaires sont dans son tiroir. Ses cheveux d'ébène ondulés déferlent sur ses épaules, ses yeux sont limpides et sa peau est lisse. Lorsqu'elle sourit sous le soleil en arrondissant ses sourcils au contour bien net, ses dents sont éclatantes de blancheur. Quand elle passe, un classeur jaune sous le bras, ses longues jambes dessinent un mouvement allègre sous sa jupe. Ma cousine envie toutes ces caractéristiques de Mlle Myông. Surtout le fait qu'elle n'est pas ouvrière, mais employée de bureau.

Mlle Myông nous fait venir un jour, ma cousine et moi. Cette convocation me fait peur sans que je sache pourquoi ; je ne lui ai jamais parlé, je n'ai fait que l'observer de loin.

« On n'a rien fait de mal. »

Ma cousine essaie de paraître insouciante.

« On n'a jamais été en retard. Pas une seule fois, on n'a demandé une demi-journée de congé. »

Un sourire scotché sur son visage, Mlle Myông nous demande si nous sommes affiliées au syndicat. Je comprends enfin pourquoi cette convocation me faisait peur.



« Etes-vous syndiquées? »

Elle continue à sourire. Ma cousine et moi ne lui répondons pas tout de suite.

« Vous avez l'intention d'aller au lycée? », interroge-t-elle encore.

Essayant de deviner où elle veut en venir, toujours debout, nous scrutons son visage. Si nous avons l'intention d'aller au lycée? Mais ne s'agit-il pas d'une affaire réglée? Nous avons même fait faire nos uniformes. Tout en feuilletant un dossier, elle reprend la parole en baissant la voix :

« Monsieur le PDG pense que l'entreprise ne peut tout de même pas payer les frais scolaires des syndicalistes. »

Nous continuons à la regarder sans rien dire. Après un long silence, elle nous déclare :

« Cela veut dire que si vous voulez aller au lycée, vous devez laisser tomber le syndicat. »

C'est la tête basse que ma cousine et moi sortons des services centraux pour retourner à l'atelier. Tous ceux qui sont à leur poste de travail nous regardent. Nous sommes d'un seul coup devenues des personnes suspectes. Mlle Yi qui nous a fait remplir le formulaire d'adhésion au syndicat s'approche de nous à petits pas rapides et nous demande ce qu'on nous a dit. Nous formulons une réponse vague. Pendant que nous bredouillons, nous pensons en même temps au délégué syndical à qui nous avons écrit. Nous n'avons rien fait de particulier depuis notre adhésion au syndicat. C'étaient juste des noms et des adresses écrits sur les formulaires. Nous ne comprenons toujours pas pourquoi il faut faire partie du syndicat, mais nous comprenons instinctivement qu'en le quittant, nous trahissons son délégué. La convocation inattendue de Mlle Myông nous a affligées d'un sentiment de culpabilité à l'égard

de cet homme à la voix douce et de cette Mlle Yi aux petits pas rapides.

Lorsque nous sortons du travail, il fait froid. Comme l'entreprise est située dans le secteur 1 de la zone industrielle, la plupart des employés louent une chambre à proximité, mais notre chambre solitaire se trouve dans le secteur 3. Parce que c'est plus près de la station du métro. Mon frère aîné l'emprunte pour aller à la mairie, mon troisième frère pour aller à ses cours. Ce jour-là, le trajet me paraît long et glacial. A partir du lendemain, les syndicalistes vont faire la grève des heures supplémentaires. Que ferons-nous? Ma cousine et moi tremblons. La voix de Mlle Myông qui nous demandait si nous avions l'intention d'aller au lycée fouette mes tympanes comme le vent fouette un pylône électrique. Si nous refusons de faire des heures supplémentaires comme les autres syndiqués, serons-nous privées de la possibilité d'aller au lycée? La rentrée, c'est dans un mois. Ma tête est embrouillée, mon cœur misérable. Ma cousine sort sa main de sa poche pour prendre la mienne. Elle la lâche pour enlever son écharpe qu'elle enroule autour de mon cou. Elle reprend ma main qu'elle enfonce dans sa poche.

« Qu'est-ce que tu as fait de tes gants? »

Je ne lui réponds pas. Quelle importance? me dis-je.

« Tu les as perdus? »

Je hoche à peine la tête.

« Tête de linotte! Tu avais déjà égaré ton écharpe et maintenant ce sont tes gants? »

Je me sens sur le point de m'effondrer et je la regarde dans le vent froid.

« Tu es toujours en train de pleurnicher! »

Et toi alors? ai-je envie de rétorquer, mais je me retiens. Tout en gardant ma main dans sa poche, elle

m'entraîne au marché pour m'acheter des gants qu'elle me fait enfiler.

« Ne les perds pas, ceux-là ! Il va faire froid jusqu'en mars, jusqu'au moment où on devra aller au lycée. On va rentrer la nuit. On en aura peut-être même besoin jusqu'en avril. »

Sur la passerelle que nous devons traverser pour regagner notre chambre solitaire, dans le secteur 3, tout en tremblant de froid, elle finit par me poser la question. Elle me demande ce que j'ai l'intention de faire le lendemain. Moi qui ai dix-sept ans, je souffle de la buée dans l'écharpe de ma cousine qui a vingt ans et lui répond, en l'appelant grande sœur pour la première fois :

« Je ferai comme toi, grande sœur. »

Elle continue à frissonner dans ce vent de loup :

« Moi non plus je ne sais pas quoi faire. »

Le lendemain, nous nous rongions d'inquiétude toute la matinée. Mlle Yi s'approche de nous pour nous confirmer :

« A partir d'aujourd'hui, c'est la grève des heures supplémentaires. »

Pendant le déjeuner, nous comprenons que nous ne sommes pas les seules à nous faire du souci. Les quinze qui doivent aller au lycée affichent un même air préoccupé. Ils s'interrogent les uns les autres pour savoir ce qu'il faut faire. Moi et ma cousine sommes les numéros 1 et 2. Si nous ne commençons pas le travail, le tapis roulant restera vide. Notre position est par conséquent la plus exposée. Humant l'atmosphère, les employés de bureau des services centraux de la fabrication planent sur les lieux comme des rapaces. Le contremaître, se montrant particulièrement aimable, se place derrière nous pour nous annoncer que le salaire sera versé le lendemain. Il ajoute que si nous ne faisons

pas d'heures supplémentaires, la commande ne va pas pouvoir être livrée le week-end comme prévu et que d'autres, programmées jusqu'en mars, vont être annulées. Que cela causera pas mal de préjudices à l'entreprise et que, du coup, le mois suivant, la paie ne pourra pas être faite en temps voulu. Que comme de toute façon nous irons au lycée à partir du mois suivant, nous devons partir une heure avant l'heure normale, c'est-à-dire à dix-sept heures au lieu de dix-huit, et que nous ne pourrions donc pas faire d'heures supplémentaires même si nous le voulons.

On dîne normalement avant le moment d'attaquer les heures supplémentaires. Ma cousine et moi n'arrivons pas à refuser de les faire, ni à dîner. Quand une sonnerie annonce la fin habituelle de la journée de travail, les syndiqués se rendent non à la cantine mais au vestiaire pour se changer et quittent les lieux. Ne pouvant pas partir avec eux, ma cousine et moi restons sur la terrasse. Les syndicalistes qui nous aperçoivent nous interpellent : « Vous ne partez pas ? » Lorsque nous redescendons à l'atelier, il est presque vide. Les quelques personnes qui sont encore là sont celles qui doivent aller au lycée ou qui sont proches du contremaître. Le tapis roulant se remet en marche ; ma cousine et moi nous trouvons à son début, mais nous ne sommes pas suffisamment nombreux pour pouvoir travailler correctement. Alors nous nous contentons de regarder le tapis. C'est ma cousine qui brise le silence :

« C'est ce qu'on appelle l'humiliation. »

Alors qu'elle était restée sereine même dans le vent glacial, ma cousine pleure en disant cela.

Le lendemain matin, quand nous nous rendons au travail, nos pas pèsent mille *kùn*. Pour la première fois, les caractères rouges indiquant « Retard » s'impriment

sur nos cartes de pointage. Quand nous entrons dans l'atelier, ceux qui font la grève des heures supplémentaires tournent leurs yeux vers nous. Là encore, je me sens humiliée. C'est vrai, c'est ce qu'on appelle l'humiliation. Ces regards sont tellement durs à supporter que nous nous enfermons dans les toilettes. Le miroir au-dessus du lavabo reflète nos mines défaites. Soudain, je déclare à ma cousine :

« Je serai écrivain. »

Alors que la sonnerie annonce le début du travail, nous restons ainsi à nous regarder l'une l'autre dans le miroir. Je poursuis :

« Le reste, ça m'est égal. Je n'ai pas honte. Cela ne me fait rien du tout !

— Ne te mords pas les lèvres, tu vas te faire mal ! » me dit ma cousine. Elle se penche vers le robinet ; elle fait couler de l'eau dans le creux de ses mains et la jette sur le miroir. Puis elle le frotte énergiquement. Jusqu'à ce que nous entendions le contremaître nous appeler à l'extérieur : « Numéro 1 ! Numéro 2 ! », elle continue à recueillir de l'eau dans ses mains, à la jeter sur le miroir qu'elle fourbit ensuite.

Mon père monte à Séoul, accompagné de ma mère, avec la somme qu'il a réussi à réunir pour les frais d'inscription de mon troisième frère. Assis dans un coin bien chauffé sur le sol de notre chambre, il a l'air triste. Il interroge mon frère aîné. Est-ce une location au dépôt<sup>1</sup> ou avec un loyer mensuel ? Quel est le

---

1. Un système de location très courant en Corée. Au lieu de payer un loyer mensuel, on dépose au début une grosse somme d'argent que l'on récupère à la fin du contrat. Ce système qui était rentable pour les propriétaires qui pouvaient investir l'argent et faire du profit et ce surtout au temps de grandes inflations n'a plus tellement la cote et se fait de plus en plus remplacer par le loyer mensuel.

montant du loyer ? Après être resté longtemps assis avec sa mine accablée, il part rendre visite à un cousin à Ch'ôngju pour emprunter de l'argent, ce qui permettrait au moins de passer du régime du loyer mensuel à celui du dépôt, même s'il est exclu qu'il puisse nous louer un deuxième logement ; ce qu'il veut, c'est donner un coup de main à mon frère aîné qui n'aura pas de ressources pendant un temps. Le soir, il rentre bredouille. Il semble déprimé. Ma mère, assise à ses côtés, exprime sa rancune à l'égard du cousin qui ne lui a pas prêté d'argent. Elle explique que quand ce dernier faisait ses études loin de chez sa mère qui l'avait élevé seule, mon père avait un jour payé ses frais d'inscription avec l'argent qu'il avait gagné en vendant du riz et que maintenant elle le regrettait. Mon frère leur dit de ne pas s'inquiéter. Qu'il y aura bien un moyen de s'en sortir. Mon troisième frère qui gardait le regard rivé au sol se lève brusquement et quitte la pièce. Mon père s'allonge en gémissant, une main sur le front. Mon frère aîné, assis le dos bien droit devant son bureau à côté de l'armoire de fortune, toise son code pénal.

Ma mère se répand en sanglots. Du coup, je m'accroupis à ses côtés et j'en fais autant. Ma cousine se joint à nous.

Ma mère, qui n'a jamais oublié cette histoire, en parle encore chaque fois que le cousin en question vient chez eux pour se rendre devant les tombeaux de famille et qu'elle est obligée de cuisiner à la place de sa femme :

« Ce n'était pas une décision facile pour votre père d'aller jusqu'à Ch'ôngju. Vous vous rendez compte de ce que cela veut dire ? Quand j'y pense, je sens encore ma nuque se raidir. »

Jusqu'au jour de la cérémonie d'entrée au lycée, chaque fois que le syndicat décide une grève des heures supplémentaires, ma cousine et moi restons tête basse devant la chaîne.

La troisième fois que Mlle Myông nous convoque, c'est dans le bureau du directeur adjoint. Tous ceux qui doivent aller au lycée s'y trouvent réunis. Le directeur adjoint s'emporte en déclarant que le syndicat va couler la boîte. Comme à bout, il se lève de son fauteuil tournant.

« Il est inadmissible que vous le souteniez dans cette crise alors que l'entreprise vous permet de faire des études. Si vous ne signez pas tout de suite la résiliation de votre adhésion au syndicat, les cours, vous pouvez faire une croix dessus! »

Nous tournant le dos les uns aux autres, nous écrivons chacun la lettre de désengagement qui est ensuite placardée sur le panneau d'affichage de l'entreprise. À côté, on peut lire la liste des avantages dont nous allons bénéficier en conséquence : paie immédiate, augmentation du salaire journalier...

Ma cousine et moi fuyons à présent le délégué syndical. Je n'ose plus le regarder en face. Quand j'éprouve de la honte à l'éviter ainsi, je pense à ces canards sauvages affamés qui cherchaient des épis dans un champ enneigé. Je me remémore aussi ma promesse d'aller voir un jour les oiseaux blancs endormis près des étoiles... Moi qui ai dix-sept ans, moi qui n'ai pas pu refuser les heures supplémentaires, je pose une feuille sur le tapis roulant à l'arrêt et j'écris à Ch'ang.

*Peu importe qu'on adhère ou pas au syndicat. Peu importe qu'on signe un désengagement. Je pense que je*

*serais contente si seulement je pouvais faire comme les autres quand ils refusent de faire des heures supplémentaires. Je n'ose plus affronter le regard du délégué syndical qui s'est montré si gentil avec moi. Quand nous l'apercevons, ma cousine et moi nous arrêtons ou faisons demi-tour. Quand nous remarquons sa bicyclette au marché, nous changeons de parcours. Même quand nous montons déjeuner à la cantine, si nous le repérons dans la file d'attente, nous préférons redescendre et renoncer au repas.*

Moi qui ai dix-sept ans, j'écris en appuyant fort la pointe du stylo sur le papier.

*Un jour, j'irai voir les magnifiques oiseaux endormis sur la cime des arbres, près des étoiles. Je ne renoncerai pas à ça parce qu'on nous méprise. Je continuerai à vivre en me rappelant cette promesse. Les oiseaux de la forêt endormis près des étoiles me pardonneront probablement. Ils pardonnent sans doute tout ce qui se passe dans ce monde. J'irai voir ces aigrettes qui couvraient le bois de leur sommeil paisible. Veux-tu m'accompagner ?*

Moi qui ai dix-sept ans, assise devant le tapis, je fais des promesses à Ch'ang, mais aller au lycée et y rencontrer Ha Kyesuk et les autres jeunes filles m'amènent à trahir une personne et à l'éviter à cause de ma honte ; je suis les pas de ma cousine pour m'immiscer dans la chambre solitaire.

A la campagne, la nature me blessait, mais dans la cité, c'étaient les gens. Ce fut ma première impression de la ville. Comme dans la nature, il y avait beaucoup de zones interdites parmi ses habitants. Ceux qui nous méprisent, ceux que nous avons peur d'aborder, ceux qu'il nous est interdit de voir... mais qui nous manquent.



J'ai quitté l'île et je suis rentrée chez moi. Cela fait même plus de vingt jours que je suis là.

Après avoir réservé un billet d'avion pour le lendemain, je suis allée prendre mon dernier déjeuner sur l'île et je me suis arrêtée à cette librairie qui m'avait fait rire quand je l'avais découverte. J'avais l'intention d'y acheter mon livre, s'il était encore là, pour l'offrir à la dame du restaurant qui m'avait servi le déjeuner pendant vingt-cinq jours sans que je m'en lasse. Le livre était toujours rangé à la même place. Cela m'a fait une drôle d'impression de payer mon propre livre. Quand, après la soupe au *kimchi*, elle m'a apporté du café, je le lui ai tendu et son visage s'est éclairé.

« Ça alors! »

Elle l'a répété trois fois.

« Je ne sais pas si je peux accepter un livre aussi coûteux. »

Ce que je craignais était que, quatre ans plus tard, elle le range sur une étagère sans avoir réussi à le lire. Comme je lui avais dit que je rentrais chez moi, elle m'a demandé si j'avais fini ce que j'étais en train d'écrire. Je lui ai répondu que non. Que je rentrais parce que je n'arrivais pas à me concentrer. Elle m'a assuré qu'elle me regretterait et m'a demandé de venir dîner. Elle allait me préparer un délicieux repas et je devais absolument venir. Depuis que j'étais sur l'île, je me nourrissais, en dehors du déjeuner, de soupes instantanées, de fruits ou de pain. J'ai accepté, tout en sachant que je ne viendrais pas. Le soir venu, j'ai failli un moment y retourner pour ne pas décevoir l'élan sincère de cette dame, mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, j'ai sorti d'une boîte le recueil de cantiques que je n'avais pas ouvert depuis que je l'avais acheté. Sur le dos de la couverture noire était écrit *Notre Père qui êtes*

*aux cieux. J'ai longuement médité sur un passage: ... que votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel.* Ma mère, jeune encore à l'époque où elle m'avait accompagnée à Séoul, quand j'avais seize ans, n'essayait pas d'apprendre les prières. Elle avait toujours une montagne de choses à faire. Elle devait repiquer le sésame, préparer les cérémonies pour les ancêtres, récolter le millet, mijoter la soupe pour les repas de mes frères aînés, élever mon petit frère, apporter la collation aux champs ou récurer le plancher. A présent vieillie, elle apprend par cœur les prières et les Actes des apôtres. *Donnez-nous notre pain de chaque jour... Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* En tournant la page, j'ai vu que le recueil était destiné à être offert car il était marqué A....., suivi d'un espace pour mettre la date. Sans y réfléchir, j'ai pris un crayon pour inscrire le nom de Hijae, mais je l'ai aussitôt effacé pour écrire: *Maman.* J'ai ajouté: *le 3 octobre 1994.*

Dans l'avion du retour, j'ai aperçu l'eau par le hublot. Le ruisseau rejoignait le fleuve, le fleuve la mer. C'était vrai. Si aujourd'hui pouvait retourner à hier, hier à avant-hier, si seulement je pouvais retourner à la chambre solitaire pour poser sur les genoux de Hijae ce recueil de cantiques. Si seulement je le pouvais, vivre serait un acte moins solitaire.